U d'/of OTTAWA
39003001095874

Universitas
DIBLIOTHECA
Ottaviensis

MADAME DE MAINTENON

---

# CHOIX

# D'ENTRETIENS ET DE LETTRES

PARIS. — IMP. V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/choixdentretiens00main

MADAME DE MAINTENON

# CHOIX
# D'ENTRETIENS
# ET DE LETTRES

Semez, et attendez en paix que
Dieu donne l'accroissement.
(Mme DE MAINTENON, *Lettres*).

PARIS
CH. DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

1876

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
130
.M9A42
1876

APPROBATION

DE

## S. G. Mgr L'ÉVÉQUE DE VERSAILLES

---

Parmi les livres qu'on a publiés de nos jours pour éclairer l'esprit et pour former le cœur des enfants, je ne vois rien de mieux que le *choix d'entretiens et de lettres* extrait des œuvres d'une femme justement célèbre. Ce travail fait avec autant d'intelligence que de goût, résume et complète ce qui est nécessaire pour la bonne éducation des jeunes personnes à qui il est adressé.

PIERRE, *évêque de Versailles.*

Versailles, 19 novembre 1875.

## APPROBATION

## E S. G. Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

---

Madame,

J'ai parcouru avec le plus vif intérêt le *choix d'entiens et de lettres* fait par vous dans les œuvres de ne de Maintenon, et, pour vous en exprimer ma nsée en deux mots, je dirai simplement que j'ai lu à a près tout ce qui a été écrit sur l'éducation des nes filles et que, à part le célèbre traité de Fénelon, je ai rien rencontré de meilleur et de plus pratique que ce e Mme de Maintenon nous a laissé sur ce sujet. Quelle jugement que l'on porte sur cette femme célèbre, y a une chose dont tout le monde est bien forcé de nber d'accord, c'est que c'était un esprit supérieur; qu'elle a écrit en porte la trace et j'ajoute que son e pour l'éducation de la jeunesse à Saint-Cyr m'a ajours paru quelque chose d'admirable.

Le choix intelligent que vous avez fait dans ses œu-

vres offrira aux jeunes personnes une des lectures les plus utiles qu'elles puissent faire. J'ose vous prédire que ce choix sera accueilli avec toute la faveur dont il est digne.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de tous mes bien dévoués respects en Notre-Seigneur.

FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

# A MA FILLE.

Tu viens d'atteindre ta douzième année, ma chère enfant, et déjà Dieu t'a bénie en éclairant ta foi et en fortifiant ta raison. Le devoir qu'Il impose à ma tendresse maternelle est de veiller sur toi sans cesse, de développer ton intelligence, de te préparer enfin à la noble mission que toute femme est appelée à remplir dans la famille d'abord, dans la société ensuite.

Pour nous aider, moi à diriger ton esprit et ton cœur, toi à profiter de mes conseils, il nous faut le secours de bonnes et saines lectures. J'ai médité avec soin les ouvrages les plus célèbres sur l'éducation, et c'est surtout

dans les écrits de Mme de Maintenon que j'ai trouvé ce qui me semble le plus utile pour « apprendre à réfléchir, comparer, raisonner juste (1). »

Je veux dès aujourd'hui te faire connaître cette femme célèbre en te présentant un choix de ses entretiens et de ses lettres. Les premières pages traitent du caractère, de l'ensemble des qualités qu'il faut acquérir, et de la direction de la solide piété. Dans la lettre à une novice, dans celle à une jeune fille qui sortait de Saint-Cyr, dans le plan de vie d'une femme chrétienne, tu verras les obligations qu'entraîne chaque état. La dernière lettre du recueil est adressée par Mme de Maintenon, à sa jeune cousine, Mlle de Villette, après la mort de M. de Caylus son mari. L'affection que la fondatrice de Saint-Cyr avait vouée à la spirituelle marquise lui inspire les avis les plus sages et les plus maternels.

(1) Mgr Dupanloup. *La Femme studieuse.*

Je joins à ce recueil un portrait de M^me^ de Maintenon au temps où elle s'occupait de la jeunesse, le fac-simile d'une lettre adressée à Philippe V, enfin la courte biographie d'une femme dont le nom est à tout jamais mêlé à notre histoire, et dont les conseils ne vieilliront pas. En les prenant pour règle, chère enfant, tu rendras ta vie utile aux autres et douce à toi-même.

A. B.

# NOTICE

## SUR MADAME DE MAINTENON

Françoise d'Aubigné naquit le 27 novembre 1635, dans la prison de Niort où était enfermé Constant d'Aubigné, son père, ardent calviniste, ami des Anglais et par là suspect au cardinal de Richelieu. Sa mère, Jeanne de Cardilhac, était fille du gouverneur du Château-Trompette, à Bordeaux.

Françoise avait trois ans lorsque ses parents partirent pour l'Amérique où ils espéraient reconstituer leur fortune. Dix-huit

mois après ils revinrent ; pendant la traversée, l'enfant fut très-malade, on la crut morte et l'aumônier s'apprêtait à faire une dernière aspersion sur son corps avant qu'il fût jeté à la mer, lorsque Jeanne d'Aubigné surprit quelques signes de vie sur le visage de son enfant, et la sauva. « On ne revient pas de si loin pour peu de choses, » disait plus tard à ce propos l'évêque de Metz. En 1645, Jeanne d'Aubigné resta veuve avec deux enfants et trouva dans sa détresse un asile chez Mme de Villette, sa belle-sœur. A onze ans, Françoise, élevée dans le calvinisme après avoir été baptisée comme catholique (sur le désir de sa pieuse mère) fut, par ordre de la Cour, remise aux mains d'une autre parente catholique, Mme de Neuillant, qui la traita assez doucement. Placée d'abord chez les Ursulines à Niort, puis à Paris, elle abjura lorsque sa foi fut suffisamment éclairée. Elle perdit sa mère à 17 ans et resta dans

un absolu dénûment. La situation de l'orpheline, sa beauté, sa réserve, son esprit touchèrent Scarron qui lui proposa de l'épouser ou de payer sa dot si elle préférait se faire religieuse. Françoise d'Aubigné donna sa main au poëte infirme, issu d'ailleurs d'une ancienne famille de robe, illustrée par de grandes alliances. Scarron jouissait d'une grande réputation ; son intarissable gaieté, sa verve étincelante avaient groupé autour de lui « tout ce qu'il y avait de mieux posé à la Cour, dit Segris, et tous les beaux esprits de Paris. » On y voyait le maréchal d'Albret, le duc de Vivonne, le marquis de Coligny, Scudéry, le marquis de Villarceaux, Ménage, Pélisson, Mmes de la Sablière, Fouquet, de la Suze, etc. Dans ce milieu brillant mais frivole, Mme Scarron sut se faire respecter et aimer par l'agrément extrême de sa conversation, par sa modestie et sa dignité. « Froide et sévère pour elle-même, ayant la

passion de l'honneur et la ferme volonté d'acquérir une bonne renommée, pleine de réserve en tout avec un grand fonds de religion, elle remplit admirablement ce rôle difficile, jusqu'à changer le ton de la maison et même celui du poëte (1). »

Elle était encore jeune quand Scarron mourut (1660). Les revenus qui les faisaient vivre s'éteignant avec son mari, Mme Scarron retomba dans l'état de misère où elle était avant son mariage. Mais, grâce à l'influence de quelques-unes de ses amies, elle obtint d'Anne d'Autriche une pension de 2,000 livres qui lui permit d'aller vivre au couvent des Hospitalières de la place Royale, sans cesser pour cela ses relations avec le monde. La mort de la Reine-mère lui fit perdre encore une fois sa pension. Elle en sollicitait vainement la continuation, lorsque Mme de Mon-

(1) *Mémoires sur Mme de Maintenon*, recueillis par les Dames de Saint-Cyr.

tespan, qui l'avait connue chez le maréchal d'Albret, son parent, la lui fit rétablir, et Mme Scarron abandonna le projet qu'elle avait formé de suivre la princesse de Nemours qui allait devenir reine de Portugal.

Elle commençait à vivre retirée, « tout occupée de lectures graves et de bonnes œuvres, lisant le livre de Job, les maximes de La Rochefoucauld, visitant les pauvres.... lorsque la capricieuse Fortune vint la surprendre (1). » En 1670, Mme de Montespan, dame du palais de la reine, et déjà en faveur, lui fit demander d'élever loin de la Cour ses deux premiers enfants (2). Sollicitée par Louis XIV lui-même, Mme Scarron accepta cette tâche dont elle s'acquitta avec un rare succès. « Si ce fut pour Mme de Maintenon le

(1) Imbert de Saint-Amand : *Les Femmes de Versailles.*

(2) Une fille qui mourut à 3 trois ans, et le duc du Maine.

« commencement d'une fortune singulière, « ce fut aussi, dit Mme de Caylus, le com- « mencement de ses peines et de sa con- « trainte. » Elle continua dans cette nouvelle position une vie retirée que lui rendait plus pénible le déplaisir de savoir qu'elle ne convenait pas au roi qui la traitait de « bel esprit. » En 1672, la pension fut portée à 6,000 livres, mais les charges augmentèrent. Les eaux de Baréges furent ordonnées au duc du Maine toujours malade ; la gouvernante dut accompagner l'enfant et se mettre en correspondance avec le roi. Celui-ci ne tarda pas à découvrir le mérite de Mme Scarron, à apprécier son esprit et son dévoûment, et lorsque, au retour de ce voyage, Louis causant avec l'enfant, le trouva « bien raisonnable : » « Il faut bien que je le sois, répon- « dit-il, j'ai une gouvernante qui est la raison « même. » Peu de temps après (1674), la terre de Maintenon et le titre de marquise étaient

donnés à Mme Scarron dont la fortune allait toujours croissant.

On ne peut douter que la pensée de convertir le roi, de faire cesser les scandales de son entourage, et de le rapprocher de la reine ne s'emparât de l'esprit de Mme de Maintenon dès qu'elle se vit admise à donner des conseils. Ses projets furent singulièrement favorisés par l'inégalité, la bizarrerie du caractère de Mme de Montespan, par l'esprit intrigant et frivole des femmes qui jetèrent sur cette époque un éclat si funeste. Au milieu des désordres de la Cour, la rare vertu de Mme de Maintenon l'avait placée si haut que lorsqu'il s'agit de recevoir la Dauphine, Louis XIV choisit Bossuet et Mme de Maintenon pour aller au devant de la future princesse française. « Si Mme la Dauphine, écrit à cette occasion Mme de Sévigné, croit que tous les hommes et toutes les femmes ont autant d'esprit que cet échantillon, elle

sera bien trompée, c'est en vérité un grand avantage que d'être du premier ordre. »

La pieuse et douce Marie-Thérèse mourut en 1683, et, à la fin de l'année suivante, celle qui avait été Mme Scarron devint l'épouse de Louis XIV. Le mariage fut célébré secrètement dans la chapelle du château de Versailles. L'Archevêque de Paris (1) donna la bénédiction en présence du Père de la Chaise, qui dit la messe, de Louvois, du marquis de Montchevreuil et de Bontemps, valet de chambre du roi (2). Mme de Maintenon avait alors cinquante ans, Louis quarante-sept ans. « Le roi lui donna en « particulier toutes les prérogatives qui ne « pouvaient appartenir qu'à son épouse, ne « l'appelant que madame, sans nom ni titre, « la traitant avec des égards, une déférence

(1) François de Champvallon.

(2) Une ancienne gravure conservée à la Bibliothèque nationale représente cette cérémonie.

« qui ressemblait à de la soumission (1) ». Mais elle ne profita de son élévation et de « l'empire qu'elle avait sur l'homme et sur le roi (2) » que pour chercher à lui inspirer avant tout l'amour de Dieu et l'amour de la paix si nécessaire à son peuple. Elle n'avait pas le génie des affaires, et si quelquefois il lui arrivait de manifester sa pensée sur les sujets politiques et de gouvernement, c'était avec une telle réserve que le roi ne cessa jamais d'agir par lui-même et de tout décider avec ses ministres. Elle ne prit aucune part aux moyens rigoureux appliqués à l'extirpation de l'hérésie protestante, et, suivant Voltaire dont l'autorité en pareille matière ne saurait être suspecte, « elle ne pressa pas la révocation de l'édit de Nantes (1685), mais elle ne s'y opposa pas. » Tout en désirant le retour

(1) Th. Lavallée. *Correspondance de Mme de Maintenon.*

(2) Guizot. *Histoire de France.*

des huguenots au giron de l'Eglise et à la foi catholique, elle aurait préféré que ce retour se fût opéré plutôt par la voie de la persuasion et de la douceur, que par la sévérité. Le roi qui déploya un zèle si rigoureux dans cette déplorable affaire, aurait voulu voir Mme de Maintenon y prendre une part plus animée et lui disait à ce sujet : « Je crains, Madame, que les ménagements que vous voudriez que l'on eût pour les huguenots ne viennent de quelque prévention pour votre ancienne religion. »

« Tous les membres de la famille royale ne « s'adressaient à Mme de Maintenon qu'avec « déférence et respect. La Cour, les Parle- « ments, l'armée, les hauts dignitaires de l'E- « glise, les princes étrangers recouraient à « elle comme à Louis, et sollicitaient son ami- « tié, ses bonnes grâces, ses faveurs, sa puis- « sante protection auprès du souverain ; mal- « gré cette puissance, elle savait, dans les

« circonstances solennelles et dans les céré-
« monies d'apparat, s'effacer et se tenir mo-
« destement au second rang (1). » Sa correspondance avec Mme des Ursins prouve que son tact était aussi grand que son désir d'aplanir les difficultés diplomatiques entre l'Espagne et la France. La duchesse de Bourgogne (sœur de la reine d'Espagne), reçut d'elle les meilleures leçons à son arrivée en France, et plus tard, on la vit sans cesse rechercher la société de Mme de Maintenon qu'elle appelait sa tante. Enfin, les lettres que lui écrivirent l'abbé Gobelin, l'abbé Godet des Marais, évêque de Chartres, l'abbé Jassault, ses directeurs, l'abbé de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice puis évêque de Poitiers, Bourdaloue, Bossuet et surtout Fénélon, toutes ces lettres montrent la haute estime que le clergé avait pour elle. Sa correspon-

(1) Fouque. *Précis historique sur Mme de Maintenon.*

dance avec ces prélats eut lieu à partir de 1688. En 1690, Fénélon lui adressa, sur ses défauts, cette admirable lettre qu'il suffit de méditer pour comprendre le caractère de la femme à laquelle on l'adresse.

Dès 1680, Mme de Maintenon vint en aide à Mme de Brinon qui élevait à Montmorency un petit nombre de jeunes filles pauvres. Deux ans plus tard, préoccupée de l'état précaire de la noblesse de province, elle transporta à Rueil la maison de Montmorency et y établit un plus grand nombre d'élèves. De Rueil, la maison fut transférée à Noisy pour y être encore agrandie, et enfin, « en 1686, dit « M. Lavallée (1), Louis XIV, à la sollicita-

(1) Lettres sur l'éducation. — Préface.

Nous devons à M. Théophile Lavallée l'édition la plus complète des *Œuvres* de Mme de Maintenon. La mort n'a pas permis à ce travailleur si consciencieux de tirer parti de tous les précieux documents qu'il avait entre les mains. Mais 10 volumes en ont paru, et les

« tion de Mme de Maintenon, fonda la mai-
« son royale de Saint-Cyr, dite de l'Institut
« de Saint-Louis, pour l'éducation de deux
« cent cinquante demoiselles de pauvre no-
« blesse.... Elles devaient produire un certi-
« ficat de leur évêque attestant qu'elles
« étaient pauvres, et faire preuve de cent
« quarante ans de noblesse (4 degrés) du
« côté paternel seulement. On n'exigeait
« rien du côté maternel (1).

« Les demoiselles entraient dans la maison
« depuis l'âge de sept ans jusqu'à douze ans;
« elles y restaient jusqu'à vingt ans, sans
« jamais sortir que par des permissions rares
« et spéciales, ne pouvant être visitées par
« leurs parents que pendant les octaves des
« quatre grandes fêtes de l'année. Elles étaient

savantes recherches de l'éditeur captivent autant l'intérêt du lecteur que le fond même de l'ouvrage.

(1) Le duc de Noailles. *Histoire de la maison de Saint-Louis.*

« partagées, suivant leur âge, en quatre « classes, et dans chaque classe, en cinq ou « six bandes ou familles de huit ou dix « élèves. Jusqu'à l'âge de dix ans, elles étaient « dans la classe rouge, et elles y apprenaient « à lire, écrire, compter, les éléments de la « grammaire, le catéchisme et des notions de « l'histoire sainte. A l'âge de onze ans, elles « passaient dans la classe verte et y appre- « naient la même chose, avec la musique et « des notions d'histoire, de géographie et de « mythologie. A l'âge de quatorze ans, elles « passaient dans la classe jaune où l'instruc- « tion roulait principalement sur la langue « française, la musique, la religion ; on leur « donnait aussi quelques leçons de dessin et « on leur apprenait à danser. A l'âge de dix- « sept ans, elles passaient dans la classe « bleue, où l'instruction ne roulait plus que « sur la langue et la musique, mais où l'ins- « truction morale était développée jusqu'à

« la perfection. D'ailleurs, plus de la moitié « des demoiselles de la classe bleue était « dispersée dans la maison, soit pour aider « les maitresses des classes, soit pour assister « les officières de la maison, c'est-à-dire, la « dépositaire, l'économe, les infirmières, les « maîtresses d'ouvrages, la sacristine, l'apo- « thicaire, etc. C'était dans ces divers exer- « cices qu'elles trouvaient le complément de « leur éducation. On dispersait de même un « certain nombre de Jaunes, pour aider au « service de la maison, et même on y em- « ployait les plus petites.

« L'éducation manuelle était fort étendue « à Saint-Cyr ; on y apprenait à coudre, à « broder, à tricoter, à faire de la tapisserie ; « on y faisait tout le linge de la maison, de « l'infirmerie, de la chapelle, les robes et les « vêtements des dames et des élèves ; « mais « point d'ouvrages exquis, dit Mme de Main- « tenon, et d'un trop grand dessin, point de

« ces colifichets à broderie ou au petit métier « qui sont inutiles. » Enfin les religieuses et « les sœurs converses étant insuffisantes « pour l'instruction et le service de la mai- « son, les demoiselles étaient appelées à les « aider pour desservir le réfectoire, balayer « les dortoirs, nettoyer les classes. « Il faut « les mettre à tout, dit Mme de Maintenon, « et les faire travailler aux ouvrages pénibles « pour les rendre robustes, saines et intelli- « gentes. »

« Les demoiselles sortaient de Saint-Cyr à « vingt ans et on leur donnait une dot de « 3,000 livres avec un trousseau. Les maî- « tresses des classes étaient appelées « Dames « de Saint-Louis, » elles étaient prises, en « général, parmi les demoiselles de Saint- « Cyr, et à partir de l'année 1693, elles firent « des vœux absolus sous la règle de Saint- « Augustin. » Nous citerons parmi les plus célèbres, Mesdames de Brinon, de Saint-

Pierre, de Berval, de Glapion avec lesquelles Mme de Maintenon eut la plus intéressante correspondance. Elle leur donnait ses avis pour la direction de l'éducation et pour celle de leurs âmes.

Mme de Maintenon venait tous les deux jours à Saint-Cyr pour y surveiller toutes choses, faire des instructions aux élèves qu'elle appelait ses chères filles, et y vivre dans le recueillement. Le vieux roi allait souvent aussi dans cet asile de paix se reposer et se distraire des soucis du gouvernement. On chantait des cantates en son honneur, et pour l'une d'elles, Lulli composa ce bel air qui devint en Angleterre l'air national après que Haëndel y eut appliqué les paroles du *God save the King*. La belle tragédie d'*Esther* fut représentée devant lui pour la première fois en 1689 ; toute la Cour était là, et les élèves eurent dans ces rôles brillants le plus grand succès. Racine avait déjà fait

jouer à Saint-Cyr, *Andromaque*, et en 1691, on joua *Athalie*, mais sans apparat, dans l'appartement de Mme de Maintenon. Ce fut aussi pour Saint-Cyr que Racine fit quatre de ses plus beaux cantiques spirituels.

Pendant les quatre années qu'elle survécut au roi, Mme de Maintenon cessa complétement de s'occuper des choses du dehors. Elle se retira à Saint-Cyr et s'adonna aux œuvres de charité spirituelles ou matérielles, répandant autour d'elle et souvent en secret des aumônes auxquelles elle consacrait la pension que lui avait assignée le roi, ainsi que le revenu de sa terre de Maintenon, « ne réser-« vant pour elle que ce qui lui était stricte-« ment nécessaire, son plus grand bonheur « étant de se trouver au milieu des pauvres « et des petits, de les soulager, de les con-« soler (1). »

(1) *Mémoires sur Mme de Maintenon*, recueillis par les Dames de Saint-Cyr.

Elle reçut la visite du Régent, du duc du Maine et de tout ce que la Cour avait de plus considérable ; le czar Pierre le Grand vint la voir en 1717.

Le 15 avril 1719, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et quelques mois, Mme de Maintenon s'éteignit à Saint-Cyr entourée de tout le personnel de la maison. Elle fut inhumée dans un caveau au milieu du chœur de l'église, et l'on mit sur sa tombe une épitaphe composée par l'abbé de Vertot.

En 1794, Saint-Cyr fut saccagé, et les dépouilles de Mme de Maintenon furent profanées. « Elle eut cela de commun avec les tombes royales de Saint-Denis, dit éloquemment M. le duc de Noailles ; ce jour-là, la fondatrice de Saint-Cyr fut traitée en reine et c'étaient les seuls honneurs que la Providence réservait à son élévation cachée. »

En 1836, on retrouva les restes de Mme de Maintenon et ils furent pieusement replacés dans la chapelle de Sainte-Candide à Saint-Cyr.

# INSTRUCTION A DES ENFANTS LE JOUR DE LEUR PREMIÈRE COMMUNION

## INSTRUCTION A DES ENFANTS LE JOUR DE LEUR PREMIÈRE COMMUNION

Je voulais, mes chères enfants, vous envoyer chercher hier, mais je n'en ai pas eu le temps; je vous prends aujourd'hui pour vous congratuler du bonheur que vous avez eu de communier ce matin, et voir si vous comprenez bien la grandeur de l'action que vous venez de faire. Et, s'adressant à Mademoiselle de Villers : Savez-vous, ma fille, lui dit-elle, ce que vous venez de recevoir en communiant? — Elle répondit que c'était Notre-Seigneur. — Oui, lui dit madame de Maintenon, c'est son corps, son sang, son

âme et sa divinité. C'est une grâce au-dessus de tous les mérites imaginables ; ni les saints, ni les anges n'en sont dignes, et cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ veut bien s'abaisser jusqu'à cet excès de bonté, de se donner à nous d'une manière si intime ; nous ne pouvons assez lui témoigner notre reconnaissance. Voilà que vous avez fait pour la première fois cette grande action ; on a pris tous les soins possibles pour vous y bien préparer ; mais comptez qu'il faudra toute votre vie y apporter les mêmes dispositions, autant de désir, d'amour et de ferveur que vous en avez eu en cette première fois, et plus vos communions seront fréquentes, plus il faut que toutes ces saintes dispositions croissent en vous. Souvenez-vous, mes chères enfants, de ne vous jamais familiariser avec les sacrements et de n'en approcher jamais, la centième et la milième fois, qu'avec un tremblement et le même respect que vous venez de faire.

Vous ne devez plus vous regarder comme des enfants depuis que vous avez communié ; votre conduite doit être à présent toute pieuse et raisonnable ; vous devez avoir grand soin de tenir votre conscience pure et exempte de tous péchés volontaires, quelque petits qu'ils puissent être. Que vous serez heureuses, mes chères enfants, à l'heure de votre mort, et même dans tout le cours de votre vie, si, à commencer d'aujourd'hui, votre conscience vous rend le témoignage que, depuis votre première communion, vous n'avez fait que des fautes d'inadvertance et pas une de volontaire ! Vous paraîtriez devant Dieu avec une grande confiance et vous auriez sujet d'en être bien reçues.

Il y a trois choses que je vous recommande d'une manière particulière, persuadée que vous y ferez une grande attention en un jour comme celui-ci : C'est l'horreur du péché, la présence de Dieu et la docilité. Qu'entendez-

vous par l'horreur du péché, Parthenay ? — C'est, dit la demoiselle, avoir pour le péché plus que de la haine. — Fort bien, dit madame de Maintenon ; il est sûr que d'avoir quelque chose en horreur est encore plus que de le haïr. Que fait-on ordinairement pour les choses que l'on a en horreur ? — On les fuit de toutes ses forces. — Oui, dit madame de Maintenon, et voilà ce que nous devons faire à l'égard de tout ce qui est péché. Mes enfants, haïssez-le et l'ayez en horreur toute votre vie. Je me souviens que quand madame la duchesse de Bourgogne, qui était à peu près de votre âge, vint en France, elle paraissait indifférente pour toutes sortes de plaisirs, et elle était de même pour les richesses et les honneurs dont il ne semblait pas qu'elle se souciât ; mais quand je lui disais : il y aura du péché si vous faites cela ; elle reprenait avec une grande vivacité : il y aura du péché ? voilà qui est fait, je ne le ferai

point ; et j'avais le plaisir de lui voir toujours le même mouvement de vivacité, toutes les fois que je la faisais apercevoir qu'il pourrait y avoir du péché à quelque chose ; et quelque envie qu'elle eût de le vouloir faire, elle s'arrêtait tout court. Voilà comme je vous désire et que vous ajoutiez à cette heureuse disposition la présence de Dieu qui vous entretiendra infailliblement dans cette horreur du péché que je vous recommande.

— Monfalcon, savez-vous ce que c'est que la pratique de la présence de Dieu ? — Madame, dit la petite demoiselle, c'est de penser toujours à lui. — Nous serions infiniment heureuses, répondit Madame de Maintenon, si nous pouvions avoir le bonheur de penser toujours à Dieu sans aucune distraction, mais je ne vous en demande pas encore tant ; cela pourra venir dans la suite ; commencez seulement par offrir à Dieu, le matin tout ce que vous ferez dans la journée ;

élevez votre cœur vers Lui de temps en temps, par exemple, quand l'horloge sonne, et, si l'occasion se présente de faire quelque chose qui déplaise à Dieu, abstenez-vous, disant en vous-mêmes : Dieu me voit, cela me suffit pour ne le jamais faire. S'il vous arrive quelque bonheur ou quelque peine, recevez l'un ou l'autre comme de la main de Dieu, Lui rendant grâce de ce qui vous fait plaisir et vous soumettant humblement à ce qui vous fait de la peine, sans murmurer, sachant qu'il ne nous peut rien arriver sans son ordre ou sans sa permission ; c'est Lui qui ordonne tous les événements de la vie des hommes et qui veut qu'ils en fassent un bon usage, de quelque nature qu'ils soient. Vous le voyez bien, cette pratique n'est pas seulement pour le temps que vous avez à rester ici, mais je vous la recommande pour toute la suite de votre vie, et vous devez l'observer jusqu'au milieu du monde et même du plus grand

monde, si vous y êtes engagées. Vous trouverez peut-être étrange que je vous parle de la présence de Dieu à votre âge ; je vous assure que vous ne pouvez commencer de trop bonne heure à vous accoutumer à regarder Dieu en tout, et à reconnaître sa main qui agit sur nous dans tous les différents événements de cette vie.

La troisième qualité que je souhaite à mes filles, c'est la docilité ; je voudrais bien savoir ce que vous entendez par la docilité ? — C'est, répondit Mademoiselle de Moléon, de bien obéir aux maîtresses. — Non-seulement aux maîtresses, mais encore plus à votre confesseur. Rien n'est d'un meilleur augure pour l'avenir que cette docilité à se laisser conduire, à embrasser le bien qui nous est recommandé ou inspiré. Et ne croyez pas que ce soit une vertu d'enfant ; cette docilité convient à tout âge, et je suis persuadée que Notre-Seigneur la recommandait à ses

Apôtres lorsqu'il leur disait : « Si vous ne « devenez comme des enfants, vous n'en- « trerez pas dans le royaume de Dieu. » Ayez donc l'esprit et le cœur dociles à présent, et conservez cette docilité jusqu'à la mort.

# DE L'UTILITÉ DES RÉFLEXIONS ET QU'IL NE FAUT PAS ÉVITER LA PEINE

## DE L'UTILITE DES RÉFLEXIONS ET QU'IL NE FAUT PAS ÉVITER LA PEINE

### AUX DEMOISELLES DES GRANDES CLASSES

Je suis fort contente, mes chères enfants, d'avoir trouvé en vous la même docilité et la même simplicité que dans les petites classes; je prétends par là vous donner une grande louange. Si les dames de Saint-Louis ne vous aimaient solidement et ne cherchaient que leurs commodités, elles se tiendraient en repos sans exiger autre chose de vous que ce que vous faites, contentes de ce que l'extérieur va bien; mais comme nous vous aimons

pour vous-mêmes, et que nous cherchons votre plus grand bien, nous allons travailler à former l'intérieur. Je veux commencer à vous apprendre à profiter des temps de silence que nous avons mis dans le règlement, ce que nous n'avons fait que pour de bonnes raisons ; je veux bien vous les dire ; je crois que vous serez assez raisonnables pour les comprendre. On veut ordinairement que les enfants obéissent à l'aveugle, sans examiner ce qu'on leur ordonne. Nous ne vous traitons pas de même ; au contraire, je vous permets d'examiner si ce qu'on vous dit et ce qu'on vous fait faire est raisonnable ou non, parce que vous devez être capables d'entrer dans nos intentions. La première raison du silence qu'on vous fait observer, c'est de vous apprendre à vous taire ; rien ne sied si mal à une jeune fille que de toujours parler, eût-elle le plus grand esprit du monde, et dirait-elle des merveilles. Une autre raison,

c'est de vous donner le temps de faire de sérieuses réflexions, persuadées que si vous le savez bien employer, rien ne contribuera autant à vous rendre raisonnables. Mais pour cela, il faut savoir ce que c'est que réfléchir : c'est penser plusieurs fois avec attention à la même chose. Je crains que vous ne perdiez tout le temps qu'on a prétendu que vous emploiriez aux réflexions ; celles qui vous conviennent précisément sont, par exemple, sur l'état de vie que vous devez choisir, sur ce que vous entendez dire de bon pour vous l'appliquer, sur la conduite des personnes raisonnables pour y conformer la vôtre. Les plus pieuses prendront ce temps-là pour penser à Dieu et pour s'entretenir avec Lui. Vous pourriez quelquefois compter de mémoire, répéter une instruction pour tâcher de bien la comprendre, répéter ce que vous avez appris par cœur ou apprendre quelque chose, narrer une histoire que vous voulez retenir,

ou raconter ou écrire ; en un mot, vous occuper toujours utilement.

Je veux encore traiter avec vous des précautions que vous prenez pour éviter toute peine et tout travail. Il y en a qui croient pouvoir s'exempter de la loi commune, et qui voudraient ne pas souffrir la moindre chose ; cependant ce que vous avez à souffrir présentement n'est rien du tout en comparaison de ce que vous trouverez dans le monde. Il n'y a personne qui ne souffre (1).

Je n'ai jamais été que trois ans avec ma mère, et je me souviens qu'elle nous défendit, à mon frère et à moi, de parler entre nous d'autres choses que de ce que nous lisions dans Plutarque ; c'est un livre où sont

(1) Madame de Maintenon énumère les difficultés que l'on trouve dans toutes les situations ; elle parle des travaux fatigants auxquels le Roi se livre, de ceux des Ministres, de ceux des magistrats. Puis elle encourage les enfants à penser toujours, même en jouant, et à chercher sur toutes choses.

contenus les faits des grands hommes et des femmes qui se sont distingués par leurs vertus ou par quelque action mémorable. Nous ne finissions d'en parler. Après avoir lu, nous étions toujours à comparer les faits des uns et des autres. Une telle femme, lui disais-je, s'est plus signalée qu'un tel homme ; elle a fait telle et telle chose. Mon frère me prouvait que son héros était plus merveilleux. Cette belle action, me disait-il, est de lui ; et je courais vite regarder dans mon livre s'il n'y avait rien à opposer à ce qu'il disait ; nous soutenions bien l'un et l'autre notre parti fort vivement ; cela nous divertissait beaucoup, et depuis que ma mère nous eut défendu de parler d'autre chose, nous y mîmes tout notre plaisir, bien loin de regarder cette espèce d'assujettissement comme fâcheux et pénible. Il y en a bien d'entre vous qui auraient trouvé cet ordre trop gênant, et qui s'en seraient peut-être fait un sujet de peine.

Tous les exemples que je viens de vous citer, mes enfants, ne sont que des bagatelles, mais qui nous font voir que vous étendez cette crainte de la peine à tout et jusque dans vos divertissements ; il faut assurément que vous vous croyiez de meilleure condition que le reste du monde, puisque vous voulez vous exempter d'avoir part à tout ce qui est généralement pour tous. Ce que je vous dis, mes enfants, je le dis pour vous piquer un peu d'émulation et vous forcer à être courageuses, à compter pour rien la peine, à savoir en prendre de toutes les sortes et de bonne grâce quand elles se présentent et qu'elles sont ou utiles, ou convenables, ou nécessaires et inévitables. Ne vaut-il pas infiniment mieux, en ces occasions, faire de bon cœur et courageusement les choses, que de suivre ses répugnances, son dégoût et son ennui ? Je vous parle pour ainsi dire humainement, car à des filles pieuses comme je me

persuade que vous l'êtes, je devrais ne parler que de motifs de piété, et vous faire comprendre avec quelle fidélité tout bon chrétien a soin de ménager pour l'amour de Dieu et pour son salut, toutes les peines et les contraintes qui se présentent, de quelque nature qu'elles soient, petites et grandes, et surtout celles de son état ; il sait faire un saint usage de tout. Et voilà, mes enfants, comme je vous désire toutes.

SUR LE BON ESPRIT

## SUR LE BON ESPRIT

Le 5 juillet, Madame ayant la bonté de nous faire l'instruction, nous dit d'abord qu'elle allait nous parler du bon esprit que nous avions tant envie de connaître, et, s'adressant à une demoiselle, lui demanda ce qu'elle en pensait. — Celle-ci répondit que le bon esprit était de s'accommoder à tout. — Votre définition est bonne et courte, dit Madame; le bon esprit, la sagesse et la raison se ressemblent fort; ces trois choses apprennent à s'accommoder aux temps, aux lieux et aux personnes avec qui l'on vit. Par exemple, quoique la règle de Saint-Cyr ne soit pas

d'usage partout, vous devez pourtant faire votre capital de l'observer pendant que vous y êtes, et d'entrer dans les intentions des personnes qui gouvernent la maison. Il faut savoir prendre sur soi pour s'accoutumer aux personnes avec qui l'on se trouve; c'est par là que vous vous ferez aimer et estimer. Il n'y a rien de si aimable qu'un esprit accommodant; c'est ce qu'on appelle un bon esprit.

# DE LA RECONNAISSANCE

## DE LA RECONNAISSANCE.

Madame de Maintenon étant à la classe verte, demanda un jour ce que c'était que la reconnaissance. — C'est, répondit la jeune fille qu'elle interrogeait, faire tout son possible pour plaire aux personnes qui vous ont fait du bien. — Non-seulement vouloir leur plaire, ajouta Madame de Maintenon, mais se souvenir du bien qu'elles nous ont fait et le témoigner dans les occasions qui se présentent. Et l'ingratitude, la connaissez-vous ? — La demoiselle dit que c'était tout le contraire. — Il est vrai, reprit Madame de Maintenon, c'est oublier les bienfaits qu'on a reçus. Savez-vous pour qui vous devez avoir de la reconnaissance ? C'est première-

ment pour Dieu et puis pour les personnes qui vous font du bien : par exemple, devez-vous avoir de la reconnaissance pour l'instruction que je vous fais à présent ? — La demoiselle fut embarrassée : elle en sentait beaucoup pour Madame de Maintenon, et elle voyait qu'elle en devait avoir encore plus pour Dieu ; elle ne savait que dire. — N'en doutez point, lui dit Madame de Maintenon ; c'est principalement pour Dieu qu'il en faut avoir ; c'est Lui qui a permis que je vinsse ici plutôt qu'ailleurs, en m'inspirant de vous parler. Il fait que l'on vous dit des choses convenables. Mais pensez-vous qu'il soit indigne de Dieu de se mêler de si petites choses et croyez-vous en effet qu'il s'en mêle ? — Oui, Madame dit Mademoiselle de Merbouton. — Assurément, reprit-elle ; il vous les rend profitables et utiles. Y a-t-il rien dans l'Evangile qui marque que Dieu ordonne et permet tout ? — Mademoiselle de Cateuil répondit que Notre-

Seigneur Jésus-Christ assure qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans son ordre, eh bien ! reprit gaiement Madame de Maintenon, combien plus se mêlera-t-il de notre instruction, car ne vaut-elle pas mieux qu'un cheveu?

Puis, elle demanda à Mademoiselle de Morangle si elle pouvait avoir de la reconnaissance pour une personne qu'elle n'aimerait pas. — Elle répondit que cela était difficile, mais qu'il faudrait se contraindre. — Laissons la reconnaissance, ajouta-t-elle, pour un moment; dites-moi tout simplement si vous pourriez aimer une personne pour qui vous n'auriez pas d'estime? — Elle répondit que non. — Il est vrai, dit Madame de Maintenon, qu'il n'est pas possible d'aimer d'une vraie amitié une personne qu'on n'estime point, parce que la vraie et solide amitié est fondée sur l'estime et sur le mérite. Revenons à la reconnaissance. Il faut rapporter à Dieu tout le bien qu'on nous fait, mais il ne faut pas se

faire de cela un mauvais prétexte pour être ingrates à l'égard des personnes de qui Dieu s'est servi pour nous faire du bien ; ce serait un mauvais raisonnement de dire : c'est pour Dieu que je dois avoir de la reconnaissance, je ne dois rien aux créatures. Il veut qu'on leur doive après Lui tout le bien qu'Il nous fait par elles.

Elle demanda ensuite s'il n'y avait pas d'ingrates dans la classe ; — elles répondirent toutes que non ; — elle dit encore : Que les ingrates se lèvent ! — Personne ne remua son siége ; ce qui lui fit dire que l'ingratitude est un défaut qu'on ne veut point avouer, parce qu'il est bas et qu'il montre un bien mauvais cœur ; chacun le désavoue et cependant il est fort commun. Il y a d'autres défauts dont on convient plus aisément ; je suis sûre, par exemple, que si je demandais les paresseuses, plusieurs d'entre vous se lèveraient pour peu qu'elles fussent simples. Je ne puis douter

que quelques-unes ne se sentent coupables de paresse.

Elle demanda ensuite s'il n'y avait point de disputes dans la classe et si les élèves étaient toutes bien unies ensemble.

— La maîtresse assura qu'elles s'aimaient toutes comme des sœurs, et qu'on ne voyait aucun démêlé parmi elles. — Si cela est, répondit Madame de Maintenon, vous avez la paix, cette paix que Jésus-Christ a tant de fois recommandée à ses Apôtres, et que saint Paul souhaitait aux chrétiens auxquels il écrivait : C'est une excellente disposition pour vous préparer à recevoir le Saint-Esprit.

Adieu, mes enfants, je vous reviendrai voir avant cette fête (1) pour nous exciter ensemble à la bien célébrer et à tâcher de mériter d'y recevoir l'abondance des grâces qui y sont attachées.

(1) La Pentecôte.

# DE LA NÉCESSITÉ DE SE CONVERTIR ET DU BONHEUR QU'IL Y A D'ÊTRE A DIEU SANS RESERVE

## DE LA NÉCESSITÉ DE SE CONVERTIR ET DU BONHEUR QU'IL Y A D'ÊTRE A DIEU SANS RÉSERVE

AUX DEMOISELLES DES DEUX GRANDES CLASSES

Madame de Maintenon leur dit : — Je commence aujourd'hui par vous exhorter à bien profiter de cette retraite ; ne vous attendez pas à apprendre des choses nouvelles, puisque les vérités de la religion sont toujours les mêmes ; mais à les méditer avec plus de goût que jamais, et à y faire une attention toute nouvelle et encore plus grande que par le passé. Allons, mes chères enfants, que ces

saints jours soient ceux de votre conversion ; vous savez que tout le monde en a besoin, du petit au grand, et qu'il y a toujours beaucoup à réformer en nous tant que nous sommes en cette misérable vie. Les prédicateurs prêcheront toujours la patience et le retour vers Dieu, parce qu'on aura toujours besoin de se convertir à Lui, les uns plus, les autres moins ; ce serait un grand orgueil et une grande présomption de croire n'en pas avoir besoin. Prenez de bonnes mesures avec Dieu pour détruire en vous tout ce qui Lui déplaît, pour y établir en la place les vertus qui vous manquent, et pour vous ancrer et enraciner si solidement dans la piété, que rien dans la suite ne puisse vous en détourner. Il n'y a que cela de bon, même dans ce monde-ci, et hors de ce chemin, on est toujours dans un péril évident de se perdre, et l'on se perd effectivement pour l'éternité si Dieu ne fait une espèce de miracle sur lequel il ne nous est

pas permis de compter pour nous rappeler à Lui.

Quelques-unes d'entre vous pourraient me dire : Mais nous sommes encore bien jeunes, et nous aurons tout le temps, après nous être diverties, de rentrer en nous-mêmes et de revenir à Dieu. Je leur réponds que l'on ne peut commencer trop tôt à bien servir Dieu ; que plus tôt elles auront commencé et plus elles l'auront fait avec ferveur et avec fidélité, plus leur récompense sera grande. Je crois qu'un écueil assez ordinaire aux jeunes personnes, c'est de compter sur une pénitence à venir, qu'elles ont dessein de faire un jour après s'être donné du bon temps ; elles se flattent que Dieu, comme à un saint Augustin et à une sainte Thérèse, etc., leur fera la grâce de se convertir, et qu'elles deviendront saintes à leur tour. Mais, hélas, que le nombre de ces heureux pénitents est petit et que celui des pécheurs qui ont compté sur la péni-

tence et sont morts malheureusement sans avoir eu le temps de la faire, est innombrable ! J'espère qu'aucune de vous ne prendra ce travers si périlleux, et je suis bien aise, en passant, de porter votre attention sur le grand avantage que les âmes innocentes et ferventes en même temps, ont sur les âmes pénitentes, je dis même sur les saints pénitents ; car n'est-il pas ordinaire que les âmes innocentes, qui ont toujours été pénétrées de son amour et de la crainte de lui déplaire en la moindre chose, pleurent et gémissent sur leurs plus petites infidélités avec la même contrition, la même douleur et la même ardeur que les saints véritablement pénitents le font sur leurs plus grands péchés ? Ce que je dis là n'est pas pour diminuer le mérite de ces saints pénitents dont l'exemple est si consolant pour les pécheurs, mais pour vous encourager à faire vos efforts, et à prendre toutes sortes de précautions pour conserver

chèrement le précieux trésor de l'innocence qui est le moyen le plus sûr et le plus doux pour se sauver, et qui porte toujours avec lui de si grands avantages, même dans ce monde.

Je ne puis mieux faire, ce me semble, pour vous encourager à embrasser généreusement pour le reste de vos jours la pratique d'une vie chrétienne, que de vous proposer l'exemple de M. le duc de Bourgogne ; c'est un jeune prince à peu près de votre âge, puisqu'il n'a pas encore vingt-deux ans. Depuis sa première Communion, nous avons vu disparaître peu à peu tous les défauts de son enfance, défauts qui nous donnaient de grandes craintes pour l'avenir ; sa piété a toujours été croissant ; son progrès était visible d'une communion à l'autre ; il a surmonté généreusement toutes les railleries qu'il a eu à essuyer dans le commencement ; et à présent il est l'admiration de tout le monde. Il communie très-

souvent, entend tous les jours la messe, où il y a presse d'aller avec lui pour s'édifier de la manière respectueuse et pleine de religion avec laquelle il y assiste; il s'enferme seul dans son cabinet une ou deux heures de l'après-dînée, ce qui est fort rare à la cour; il a plusieurs livres de piété sur sa table, ce qui fait juger qu'il emploie ce temps à les lire ou à prier. Mais ce qui marque davantage la solidité de sa piété, c'est la violence qu'il continue de se faire à lui-même pour détruire entièrement ses défauts; et, comme l'on dit, il se tient à quatre pour ne point se fâcher; mais la piété l'a tellement métamorphosé, que, d'emporté et violent qu'il était, il est devenu modéré, doux, complaisant, et si attentif sur lui-même qu'on a peine à discerner si c'est son naturel. Quand il se détermina à servir Dieu tout de bon, il cessa le jeu qu'il aimait passionnément. Je lui demandais un jour confidemment quelles raisons il avait eues de

s'interdire le jeu auquel nous savons qu'il est le plus attaché. Il me répondit qu'ayant fait ses réflexions, il avait reconnu que ce qui lui faisait aimer le jeu était le désir du gain ; qu'à la vérité, il ne se souciait pas beaucoup de perdre, mais qu'il sentait une grande joie de gagner ; qu'il craignait que cela ne vînt d'un fond d'avarice et qu'il lui semblait impossible que ce qui vient du péché mortel fût innocent en soi-même. Il pense de même sur tous les autres articles, et quelque envie qu'il ait de faire quelque chose, c'est assez de lui dire qu'il peut y avoir de l'offense envers Dieu pour l'arrêter court. Madame sa femme qui sait bien cela, qui connaît sa grande simplicité malgré son grand esprit, abuse un peu de cette délicatesse de conscience pour le faire abstenir des choses qui lui déplaisent, quoiqu'elles ne soient pas péché, car il suffit qu'elle dise : — Monsieur, si vous continuez à faire cela, vous serez cause que

Dieu sera offensé, parce que je me mettrai en colère. — Il n'en faut pas davantage pour l'arrêter. Il prend avec modération et par complaisance d'autres plaisirs innocents, comme la chasse, la promenade, etc. ; et bien loin que sa piété s'oppose à ces sortes de plaisirs, elle les lui rend plus agréables qu'ils ne le sont à ceux qui, n'ayant pas la ressource de la piété, se laissent tyranniser par leurs passions, ne savent à quoi passer le temps, et cherchent à s'étourdir depuis le matin jusqu'au soir en faisant succéder un plaisir à un autre, sans en trouver aucun qui les satisfasse entièrement. Ils vont à la comédie, à la chasse, à une promenade ; je voudrais que vous puissiez les voir revenir, rien n'est plus propre à faire la méditation. Vous les verriez avec un visage chagrin, se plaignant que rien n'a réussi selon leurs désirs : la comédie a été mal jouée, on y mourait de chaud, le mauvais temps les a privés du plaisir de la

promenade, les chiens ont mal chassé, on n'a point pris ses mesures; enfin, à en juger par leur air, on dirait qu'ils viennent d'avoir les plus grandes mortifications, au lieu que le jeune prince, de la piété duquel je vous parle, est toujours content, parce qu'il sait remplir son temps d'exercices pieux et utiles.

On voit les religieuses les plus austères et les plus régulières être gaies et contentes dans une vie si pénible à la nature, et cette innocente joie est le partage de tous ceux qui font le bien.

Demandez la piété à Dieu sans relâche, mes chères enfants; travaillez de toutes vos forces à l'affermir et à la perfectionner; et demandez-la avec une grande confiance et une grande foi en la parole qu'il a bien voulu donner Lui-même dans son Evangile, d'accorder les vrais biens à ceux qui les lui demanderont...

# DE LA PRIÈRE ET DES QUALITÉS DE LA VÉRITABLE PIÉTÉ

## DE LA PRIÈRE ET DES QUALITÉS DE LA VÉRITABLE PIÉTÉ

Quand saint Paul a dit : « Priez sans cesse, » il n'a pas prétendu qu'on soit toujours à l'église, parce qu'il parlait à des chrétiens de toutes sortes de professions dans lesquelles il voulait qu'ils demeurassent. Il explique aussi de quelle manière on le doit entendre en disant : « Soit que vous buviez, soit que vous mangiez ou fassiez autre chose, faites tout au nom du Seigneur. »

C'est une erreur de croire que la vie inté-

rieure ne consiste qu'à prier; elle consiste de plus à remplir les devoirs de son état et à travailler dans la vue de plaire à Dieu... La piété doit être solide, droite et simple. La piété solide est celle qui nous fait consulter Dieu en toutes nos entreprises afin d'agir en toutes choses par les principes de la Religion de préférence à nos intérêts temporels et à notre inclination naturelle. Une personne est-elle dans le cas de choisir un état de vie, il faut que Dieu soit sa première vue, et qu'elle ne fasse rien sans l'avoir consulté; si elle agit autrement, elle n'a point de piété solide.

La piété droite consiste à faire chaque chose en son temps, et aussi à conformer sa piété à son état... Si une personne mariée était tout le jour à l'église en oraison, abandonnant sa famille à une femme de chambre ou même à une servante, sa piété ne serait pas droite parce qu'elle est obligée de veiller sur ses

enfants et sur son ménage et non pas d'être toujours à l'église. M. le duc de Beauvillier entend tous les jours une petite messe de grand matin ; quand il y communie, il fait une courte action de grâces ; il va ensuite au conseil où il demeure jusqu'à une heure après midi, et il ne pense point à le quitter pour aller prier, parce qu'il est persuadé qu'il plaît plus à Dieu en écoutant parler des affaires de l'Etat.

La piété simple consiste à ne point chercher de raffinement dans la dévotion ni de nouveauté dans la doctrine et dans les livres ; il ne faut point être curieuse ni en bien ni en mal, car nous sommes des ignorantes, et n'en devons pas être honteuses ; nous n'avons point de science ; ainsi nous sommes incapables de juger de ce qui est bon ou mauvais. Ayez peu de livres... et surtout n'en lisez jamais de suspects ni pour la doctrine, ni pour les mœurs ; lisez ceux que vous avez

bien choisis, cinquante fois, cent fois si vous voulez et enfin jusqu'à ce que vous ayez mis en pratique ce qu'ils enseignent, car c'est la fin que nous devons nous proposer dans toutes nos lectures spirituelles.

# SUR LES EXCUSES ET LES REPONSES MAL A PROPOS

## SUR LES EXCUSES ET LES RÉPONSES MAL A PROPOS

Je voudrais, dit Madame de Maintenon aux demoiselles de la classe jaune, vous défaire de la pente que vous avez à vous excuser. Je sais quelle est naturelle et que c'est même une pratique religieuse de ne le jamais faire quoique l'on soit reprise à tort, aussi ce n'est pas ce que j'exige de vous : je vous demande seulement en ces occasions d'écouter d'abord bien respectueusement et tranquillement ce que vos maîtresses vous disent, et, quand elles ont fini, de leur demander d'un ton doux et modeste, permission de leur dire

vos raisons, pourvu qu'elles soient bonnes, car il vaut mille fois mieux avouer bonnement que l'on a tort que de donner une seule mauvaise excuse. Aussi ce que je vous dis est pour le premier cas où je suppose que vous êtes reprises d'une faute dont vous n'êtes pas coupables, ce qui peut arriver quelquefois... Mais, dans le second cas où je suppose qu'effectivement vous avez fait la chose dont on vous reprend, vous ne devez pas avoir le moindre petit mot à dire, si ce n'est pour témoigner que vous êtes très-fâchées de l'avoir faite, que vous êtes bien obligées de l'avis que l'on vous donne, résolues d'en profiter et de ne plus jamais tomber dans la faute dont on vous fait apercevoir.

Je vous assure, mes enfants, qu'il n'y a personne, si animée contre vous qu'elle pût etre, qui ne fût désarmée aussitôt par cette bonne manière ; et je vous prie d'être bien persuadées que je ne vous demande en cela

rien d'extraordinaire; que, non-seulement toute fille bien élevée en use de la sorte, mais encore toute personne raisonnable et qui a l'esprit bien fait. Comptez qu'il est plus humble d'avouer ingénument et simplement que l'on a tort, que de s'excuser mal à propos; c'est la marque d'un très-petit esprit et d'une méchante éducation. Si vous avez, par exemple, fait un oubli ou un message de travers, au lieu de dire que vous aviez tant de choses à faire à la fois que vous n'avez pu vous en souvenir, dites que vous êtes très-mortifiées d'avoir ainsi oublié ou mal fait la chose dont vous étiez chargées, et bien fâchées de l'embarras que l'étourderie ou votre oubli ont causé. Agissez avec droiture, franchise, simplicité en toutes les occasions semblables et comptez que rien n'est plus grand, plus généreux et plus noble aussi bien que plus juste et plus raisonnable que cette manière-là. A des personnes comme vous, je devrais me con-

tenter de dire que la piété et la vérité seules l'exigent de vous ; mais je suis bien aise de me servir de toutes sortes de motifs pour vous engager plus sûrement à m'accorder ce que je vous demande. J'aimerais cent fois mieux une fille qui ferait quelquefois les choses de travers et qui tout bonnement l'avouerait et en paraîtrait fâchée par rapport à l'embarras que cela donnerait, qu'une autre qui ferait ordinairement fort bien les choses, mais qui ne voudrait point avouer son tort quand elle aurait manqué. Encore une fois, vous ne sauriez recevoir avec trop de respect et de reconnaissance tous les avis que l'on vous donnera, car c'est ordinairement un principe d'amitié et d'intérêt pour vous qui nous porte à les donner ; mais, quand cela ne serait pas, un esprit bien fait profite toujours de l'avis, quand même il partirait d'un principe d'animosité.

J'admire souvent Madame la duchesse de

Bourgogne qui est la première princesse du royaume et sur qui je n'ai naturellement nulle autorité : vous ne sauriez comprendre avec quelle docilité, quelle bonne manière et même quelle reconnaissance elle reçoit les avis que je prends la liberté de lui donner. Mais, bien plus, je la trouvai l'autre jour assise sur un degré à la porte de ma chambre avec Jeanne (qui est une grosse villageoise de bon sens que j'ai chez moi), qui lui disait tous ses défauts, et tout ce qu'elle entendait dire d'elle de désavantageux à Paris; cette charmante princesse, au lieu de se choquer de la franchise de cette bonne femme se jeta à son col et l'embrassa plusieurs fois en disant : « Je te suis bien obligée, Jeanne; je te remercie de tout ce que tu viens de me dire, car je sens bien que c'est par amitié pour moi. » Cet exemple n'est-il pas plus que suffisant pour vous convaincre que rien n'est si louable, si convenable et si à sa place que de bien recevoir

les avis que l'on nous donne ou sur nos défauts ou sur nos manières ou sur quelques autres manquements ?

SUR LA BONNE HUMEUR

## SUR LA BONNE HUMEUR

Je vous recommande toujours la gaieté dans mes instructions, parce qu'il n'y a rien de si bon qu'une fille gaie, au lieu qu'une triste n'est propre à rien, et est toujours de mauvaise humeur. Quand même le gaieté serait excessive, les suites en sont moins fâcheuses que celles de la tristesse. Mais en recommandant la gaieté, je ne prétends pas que vous soyez évaporées, ni que vous vous laissiez aller à des ris immodérés. La gaieté ne doit point du tout faire tort à la modestie.

# SUR LA DOUCEUR

## SUR LA DOUCEUR

Une chose qui me fait de la peine, dit Madame, c'est que celles qui savent bien lire, écrire, travailler, n'aiment point à le montrer à leurs compagnes, ou le font trop rudement, et que celles qui ne savent rien ne veulent rien apprendre de celles qui savent. Il faut donc que celles qui savent quelque chose l'enseignent aux autres avec plaisir; mais il faut montrer doucement et point brusquement. Il faut donner de ce qu'on a et recevoir de ce qu'on n'a pas; c'est là ce qui fait le commerce dans le monde.

Il est nécessaire, mes enfants, d'user toujours de douceur en quelque poste que l'on soit. Que celles qui gouvernent reprennent avec fermeté, comme je le fais présentement, mais toujours doucement. La douceur est la vertu de notre sexe. Il faut abondonner aux hommes le courage et la bravoure de se laisser tuer de sang-froid, mais ce qui nous convient, c'est l'honnêteté, la modestie, la douceur et la timidité. Je suis toujours surprise de ne point trouver parmi vous la politesse qui règne dans ce monde corrompu dont on vous dit tant de mal, et où il y en a beaucoup en effet. On n'y voit point assurément se chagriner les unes les autres ; au contraire, c'est une grande attention à s'y faire plaisir. Une demoiselle de Saint-Cyr se ferait une honte de caresser une paysanne, pendant que Madame la duchesse de Bourgogne, qui est la reine de France, embrasse Jeanne, cette pauvre fille que vous avez vue ici. Faites donc

bien, mes chères enfants, et ne vous contentez pas de dire que vous voulez être polies, il faut travailler à le devenir.

# SUR LA VOCATION RELIGIEUSE

## SUR LA VOCATION RELIGIEUSE

Vous vous imaginez peut-être que vous ferez bien quand vous voudrez. Vous vous trompez ; Dieu n'est pas obligé de vous donner la grâce lorsqu'il vous plaira de la recevoir après l'avoir négligée quand elle s'est présentée. J'ai toujours remarqué que les personnes qui commencent de bonne foi à s'adonner à la piété se portent à pratiquer les austérités dont on voit tant d'exemples dans la vie des saints, et qu'on a besoin d'arrêter leur ferveur qui, sans cela, les porterait à des mortifications outrées. Quand Madame la duchesse de la Vallière fut touchée de Dieu,

et qu'elle fut sur le point d'entrer aux Carmélites, je crus, comme plusieurs autres, lui devoir représenter qu'elle ne devait pas passer de la vie molle de la cour à une vie austère, et je lui conseillai de s'essayer quelque temps, en se contentant de se retirer de la cour pour entrer comme bienfaitrice dans un couvent, y demeurant d'abord comme séculière jusqu'à ce qu'elle vît par elle-même si elle pouvait en observer les règles. J'ajoutai : Mais pensez-vous bien que vous voilà toute battante d'or (car elle s'habillait magnifiquement) et que dans quelques jours vous serez couverte de bure? — Elle me confia qu'il y avait longtemps que, sous tous ces dehors d'une vie mondaine, elle portait le cilice, couchait sur la dure, et faisait toutes les autres austérités des Carmélites. Et quant au conseil que je lui donnais de se retirer comme bienfaitrice dans un couvent pour y servir Dieu paisiblement en dévote séculière, elle

me dit : — Serait-ce là une pénitence ? Cette vie serait trop douce, ce n'est pas là ce que je cherche. — Voyez, mes enfants, ce que fait la grâce dans un cœur qui correspond à ses mouvements.

Croyez-vous qu'il n'y ait que les religieuses qui pratiquent des austérités et qui font oraison ? Nous voyons plusieurs des dames du palais de Madame la duchesse de Bourgogne se retirer à plusieurs heures pour prier : elles savent s'esquiver adroitement de la compagnie pour vaquer à l'oraison. J'en connais une qui, depuis plus de vingt-cinq ans, couche sur la dure. Elle a l'adresse de renvoyer ses femmes qui croient qu'elle va se coucher après avoir prié Dieu ; mais dès qu'elles sont sorties, elle ôte les matelas de son lit afin de se coucher sur la dure, et pour cacher sa mortification, elle remet chaque chose à sa place le lendemain avant qu'on entre dans sa chambre. Je connais encore une autre per-

sonne de la Cour qui vient tout nouvellement de se convertir. C'était une jeune personne fort agréable et qui était de toutes les parties de plaisir. Elle avait la bonne coutume de lire tous les soirs un chapitre du Nouveau-Testament, qu'elle tâchait d'imprimer dans son esprit, et sur lequel elle faisait réflexion en se couchant. Cette lecture lui a été très-salutaire, car, au milieu des spectacles et de tous les divertissements qu'elle se permettait elle se disait à elle-même : Ce n'est pas là ce que j'ai lu dans l'Evangile; ma vie est bien différente de celle de Jésus que je suis obligée d'imiter. Cette réflexion, souvent réitérée, la fit rentrer en elle-même, et résoudre de changer de vie. Elle commença par s'excuser de se trouver à une partie de plaisir dont elle était priée; son refus étonna toute la Cour, car elle n'avait aucun empêchement; moi-même je trouvai ce refus si extraordinaire en elle, que je lui en demandai le sujet; elle se con-

tenta de me dire qu'elle avait des raisons ; je ne la pressai pas davantage. Quelque temps après, nous la vîmes rompre ouvertement avec le monde et faire profession de la dévotion. Elle me conta ensuite que la lecture du Nouveau-Testament, jointe aux réflexions dont je viens de parler, avait été cause de ce changement. Remarquez, en passant, mes enfants, que ce ne fut pas la lecture toute seule, quoique excellente, qui la convertit, mais les réflexions solides qu'elle faisait sur ce qu'elle avait lu, en comparant sa vie mondaine avec la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il faut que vous vous appliquiez ce que vous entendez et lisez, et faire un sérieux examen sur votre conduite pour y réformer ce que vous remarquerez en avoir besoin à mesure qu'il vous est connu.

# SUR LE CHOIX D'UN CONFESSEUR

## SUR LE CHOIX D'UN CONFESSEUR

### CONSEILS POUR LA CONFESSION

Ne cherchez point un homme célèbre par son esprit ou par ses talents, ou d'une grande réputation, ou un personnage qui honore votre choix, ou qui convienne à votre goût. Prenez un homme d'une probité connue, d'une grande piété, qui ait de la science et de l'éloignement pour tout ce qui s'appelle nouveauté et parti en fait de religion ; penchez plutôt du côté de la sévérité que de celui du relâchement ; il faut toujours prendre le plus sûr quand il est question du salut.

Après avoir fait ainsi votre choix dans la seule vue de Dieu et de votre salut, donnez-lui toute votre confiance, honorez Dieu en la personne de celui que vous aurez choisi; soyez soumise, obéissez-lui aveuglément tant que vous verrez qu'il ne vous demande que ce qui est conforme à la loi de Dieu et aux devoirs de votre état, et ne le changez point si vous pouvez, car il est toujours plus utile d'être conduite par la même personne; mais dans ses absences, surtout si elles sont longues, ne perdez point des communions pour l'attendre et confessez-vous tout bonnement à quelque autre bon prêtre à moins que vous n'ayez des raisons importantes pour agir autrement. Ayez un grand respect pour les prêtres : ce sont les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs de ses grâces; que ce respect soit pour tous ceux qui sont honorés d'un si admirable caractère. On peut choisir pour sa conduite celui que l'on estime le

plus, mais il n'y a point de prêtre, tel qu'il soit, qui ne doive être respecté.

Si celui qui confère le sacrement doit être respecté, que ne doit-on pas au sacrement même qui nous réconcilie avec Dieu, qui nous justifie et par lequel nos péchés sont lavés dans le sang de Jésus-Christ ? Ayez donc une grande sincérité dans vos confessions, une simplicité, une bonne foi qui aille à se vouloir faire connaître le plus qu'il est possible, je ne dis pas seulement par rapport à vos péchés, mais à vos inclinations et à votre état, afin que votre confesseur puisse juger de vos obligations. Est-ce vouloir être conduite et aidée que de se contenter de dire ses péchés et d'en recevoir l'absolution ? Voudrait-on pour sa santé faire une consultation aussi légèrement ? Quand vous avez recours à un médecin, quel soin prenez-vous de l'instruire de votre tempérament, de vos rechutes et de vos faiblesses ! Comment un confes-

seur peut-il donner des conseils, des remèdes, des préservatifs, s'il ignore l'état où l'on est, les occasions dans lesquelles on se trouve et les inclinations naturelles?...

. . . . . .

Le scrupule vient d'une délicatesse de conscience très-louable, mais il faut qu'il s'apaise par la confiance et la docilité pour son confesseur. Soyez sincère avec Dieu, et avec cela tout ira bien; si vous ne l'êtes pas, ce défaut ne peut être raccommodé par aucune confession ni entretiens, ni pratiques, ni prières. Dieu est la vérité même; il faut le servir en vérité; il aime ceux qui ont le cœur droit..... Examinez-vous sérieusement un bon quart d'heure; allez à confesse dans l'intention de tout dire et de suivre les conseils qu'on vous donnera; regardez le confesseur comme représentant Jésus-Christ et ayant reçu de Lui le pouvoir de vous absoudre; ne mêlez rien d'inutile dans une action si sérieuse et si

importante. Quand vous êtes sorties du confessionnal, ne faites plus d'examen, ce serait chercher à vous embarrasser, ne vous occupez plus que de votre contrition ; ne vous alarmez pas si vous ne la sentez pas; elle est véritable si vous voulez vous corriger et prendre tous les moyens qu'on vous a donnés. Faites votre pénitence; remplissez-vous de la joie de votre communion et ne pensez plus qu'à vous y préparer. Conservez-vous soigneusement dans l'intervalle de votre confession et de votre communion, mais conservez-vous aussi après l'avoir faite, et cela sans contrainte, sans affectation et avec le sentiment de la liberté d'un enfant avec son père, qui ne craint rien tant que de le fâcher, mais qui n'a point le cœur ni resserré, ni attristé par cette crainte parce qu'elle ne vient point de l'appréhension des châtiments, mais de la tendresse que l'on a pour Lui. Que ce soit là le fond de votre cœur et de votre piété; vivez dans l'in-

nocence et la joie de votre état. Je ne vous dirai point de ne pas faire d'oraison, mais de n'en pas parler. Employez le temps que l'on vous a donné à dire à Dieu que vous L'aimez ou que vous vous voulez L'aimer, à considérer les obligations que vous Lui avez, à parcourir vos défauts, à Lui en demander pardon, à faire des résolutions de vous corriger. Cette oraison est utile et simple , il n'y faut pas de méthode ; n'en discourez point, ayez quelques secrets avec Dieu.....

# DES VERTUS CARDINALES

## DES VERTUS CARDINALES

Madame de Maintenon, se trouvant à la classe bleue, parla aux demoiselles sur les vertus cardinales, et dit premièrement que ce mot était pris du mot latin *cardo* qui signifie gond, parce que, de même qu'une porte roule sur ses gonds, ainsi toute la conduite de notre vie doit rouler sur ces quatre vertus qui renferment toutes les autres. Elle les exhorta à les aimer et à ne pas s'en tenir à les savoir définir, mais à les pratiquer, afin d'acquérir de bonne heure du mérite.

— Mademoiselle de Villeneuve lui demanda

en quoi consistait le mérite; — elle répondit : A avoir un assemblage de vertus et de bonnes qualités, et surtout de la religion et de la raison. Puis elle expliqua la *Justice*, disant que celle d'action consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à consentir qu'on nous rende à nous-mêmes ce que nous méritons : — Qu'est-ce que l'on mérite quand on a tort? Mademoiselle de Laudonie, répondez. — On mérite le blâme, répondit-elle. — Oui, dit Madame de Maintenon, et c'est une justice de souffrir qu'on nous blâme quand nous avons tort, et outre cela, c'est une des meilleures manières de réparer ses fautes; il n'y a personne qui n'en puisse faire ; mais c'est la marque d'un très-bon esprit de les reconnaître et d'en convenir, et au contraire, c'est une marque de très-petit esprit que de ne pouvoir convenir de ses torts, et de chercher de fausses excuses pour les couvrir.

Elle dit ensuite qu'outre cette sorte de jus-

tice qui se doit trouver dans nos actions, il y en a une de jugement qui s'appelle équité, qui fait que sans se laisser préoccuper par ses inclinations ou ses répugnances, on se forme de justes idéee de toutes choses, on discerne le bien d'avec le mal, jusqu'à voir les défauts de ses amis sans se laisser aveugler en leur faveur par l'amitié qu'on a pour eux, et à reconnaître de bonne foi les bonnes qualités qui se peuvent trouver dans les personnes que nous aimons le moins ou qui nous sont le plus contraires. La plus sûre règle pour ne se point tromper dans ses jugements, c'est de les approcher le plus possible de ceux de Dieu, qui nous sont manifestés dans l'Ecriture Sainte et dans l'Evangile; et la seconde règle, qui est aussi tirée de l'Evangile, est de juger les autres comme nous voulons être jugés, de penser et de parler d'eux comme nous voulons qu'ils pensent et jugent de nous, et de les traiter en tout comme nous voudrions en

être traités. Mais il y a encore un degré de justice plus excellent que celui-là et qui demande bien une autre vertu : c'est le désintéressement, qui nous rend capables de décider contre nous-mêmes en faveur de ceux qui ont le bon droit de leur côté. Il se trouve bien des gens qui sont assez équitables pour juger justement les causes des autres; mais, dès qu'ils y sont intéressés, on les trouve tout préoccupés en leur faveur; cela est opposé à la justice, qui veut qu'on se déclare pour la bonne cause en qui que ce soit qu'elle se trouve.

Passons à la *Prudence :* C'est une vertu qui règle toutes nos paroles et nos actions selon la raison et la religion; elle fait discerner ce qu'il faut faire ou omettre, dire ou taire, selon les occasions et les circonstances : elle est opposée à l'indiscrétion qui fait parler mal à propos. Et sur cela, elle demanda à Mademoiselle de Saint-Maixant ce qu'elle

croyait de plus contraire à la charité, de railler une personne d'un défaut corporel ou d'un défaut de l'esprit ou de l'humeur. — Cette demoiselle répondit que c'était de reprocher les défauts de l'esprit ou du cœur. — Il ne convient jamais, dit Madame de Maintenon, de relever aucuns défauts, la charité nous engage à les excuser tous; mais je trouve que c'est une bassesse et une cruauté de reprocher à quelqu'un un défaut naturel auquel il n'a nulle part, et qu'on n'est pas maître de corriger. Les bons cœurs et les esprits bien faits sont incapables de rire de ces sortes de défauts ; ils les supportent et les cachent avec soin et avec tendresse pour ceux qui les ont. Mais je trouverais plus excusable de reprocher un défaut de l'esprit et de l'humeur; car, après tout, la personne en qui il est, pourrait s'en corriger, ou du moins le diminuer; ainsi elle est blâmable de s'y laisser aller ; mais cependant la charité nous défend de les re-

procher non plus que les autres. Un moyen d'éviter l'indiscrétion qui est si désagréable et si insupportable dans la société, est de devenir prudente, de faire réflexion à ce que nous voulons dire, afin de prévoir s'il n'aura aucune mauvaise suite et ne fâchera personne.

La Prudence fait encore consulter les personnes sages et expérimentées; elle fait prendre de justes mesures pour venir à bout de ce qu'on veut entreprendre, et elle n'entreprend rien que de juste et ne le fait point sans apparence de succès.

La *Tempérance* est une vertu qui nous modère en toutes choses et nous fait tenir un juste milieu entre le trop et le trop peu. Elle est d'un usage continuel, elle empêche tout emportement de passion, soit de joie, soit de tristesse : si on rit, c'est avec modération et modestie; si on pleure, c'est sans se livrer tout entière à la douleur, la portant paisible-

ment et patiemment; si on mange, c'est avec modération; enfin la tempérance empêche tout excès. J'ai connu trois personnes qui eurent un grand sujet de tristesse par la perte d'un frère qui leur était également cher; l'une d'elles, si outrée de douleur, qu'elle se battait la tête contre la muraille, ne voulait ni boire ni manger et donnait toutes les marques d'une douleur excessive; les autres au contraire, pleuraient si paisiblement, quoique très-amèrement, qu'elles ne faisaient aucun geste qui marquât le moindre emportement; laquelle de ces tristesses trouvez-vous la plus raisonnable? C'est sans doute celle qui demeure dans les bornes de la modération et de la patience.

La *Tempérance* vous est, à vous autres, très-nécessaire en toute occasion, car le faible de la jeunesse est l'emportement pour la joie et le plaisir; tout la met hors d'elle et l'empêche de se posséder si elle n'a grand

soin de retenir la fougue de ce penchant. Retenez bien ce que je vais vous dire : Toute personne qui n'est pas maîtresse d'elle-même n'aura jamais de mérite, ni selon Dieu, ni selon le monde. Il faut être maîtresse de sa joie pour ne pas se laisser aller aux grands éclats de rire, aux démonstrations excessives ; toute joie qui se montre par la posture du corps est immodérée, et par conséquent opposée à la tempérance. On ne doit jamais entendre rire avec éclats une personne modeste et bien élevée; le Saint-Esprit, comme vous le savez, dit lui-même que le rire du fou s'entend parce qu'il rit avec éclat; mais que celui du sage ne s'entend point, et cela parce qu'il est maître de ses mouvements et sait les modérer.

La *Force* est une vertu qui nous fait poursuivre avec courage nos entreprises et surmonter les obstacles que nous trouvons dans les autres et dans nous-mêmes, au bien que

nous avons entrepris sans nous rendre aux difficultés, soutenant les événements fâcheux avec fermeté et sans abattement.

A qui est-elle le plus nécessaire de nous tous, cette vertu de force, Beauvais? — C'est à celle qui a le plus de défauts, dit la demoiselle, et les plus difficiles à détruire. — Oui, je le pense comme vous, dit Madame de Maintenon. Puis, elle ajouta : celles qui ont le plus de défauts ou qui sentent qu'elles ne sont pas si bien nées ne doivent pas se décourager et s'imaginer qu'elles ne pourront jamais venir à bout de les détruire.

# SUR LA MAUVAISE GLOIRE

## SUR LA MAUVAISE GLOIRE

Il y a longtemps que je vous parle de cet orgueil mal placé que je tâche de détruire à Saint-Cyr, et cependant je l'y trouve encore. Je ne saurais comprendre ce qu'a fait une de vous. On l'envoie balayer et parce qu'on lui marque ce qu'elle doit faire, elle s'en choque et dit : — Une servante ne doit pas me commander, c'est à nous à faire ce que nous voulons. — Peut-on voir une telle insolence : Quoi ! parce qu'on vous dit : Vous balaierez là, vous ferez cela, vous êtes choquée ! Mais moi, si on m'envoyait aider à une servante, la première chose que je ferais serait de deman-

Universitas
BIBLIOTHECA
Itaviensis

der ce qu'elle veut que je fasse, car certainement, je ne saurais par où commencer. Il faut qu'il y ait bien du travers dans votre tête. Et où en serions-nous si c'était un affront de s'instruire de gens au-dessous de soi ? On le fait tous les jours et personne ne s'avise de se croire déshonoré. Je me souviens qu'allant un jour chez Madame de Montchevreuil qui attendait compagnie, elle avait bien envie que sa chambre fût propre et ne pouvait pas la nettoyer elle-même parce qu'elle était malade, ni la faire faire par ses gens qu'elle n'avait pas alors ; je me mis à frotter de toutes mes forces pour la rendre nette et je ne trouvais pas cela au-dessous de moi. J'aurais beau frotter votre plancher, aller quérir du bois ou laver la vaisselle, je ne me croirais point rabaissée pour cela. Que tout le monde vienne à Saint-Cyr et que l'on vous voie toutes le balai à la main, on ne le trouvera pas étrange et cela ne vous déshonorera pas. On ne peut

se donner la naissance ou se l'ôter, ainsi toutes ces choses ne sauraient vous faire mépriser. Je suis persuadée que vous feriez tout cela avec plaisir si on ne vous le disait point. Quand ce ne serait que pour sortir de votre banc, monter et descendre; et parce qu'on vous y envoie une fois en trois mois, cela vous fait faire mille insolences. C'est un orgueil insupportable. Ceux qui ont le cœur vraiment noble ne sont point portés à s'élever, ni à mépriser personne, et c'est en cela justement que consiste la bonne gloire.

# SUR LA NÉCESSITE DE TOUT APPRENDRE ET DE FAIRE PLAISIR

## SUR LA NÉCESSITE DE TOUT APPRENDRE ET DE FAIRE PLAISIR

S'adressant un jour à la classe verte, Madame de Maintenon parla ainsi : — ...Je vous le répète, mes chères enfants, il ne faut rien négliger de ce que l'on peut apprendre. Rien ne marque tant l'esprit d'une personne que d'aimer à apprendre et à voir comment se fait chaque chose. Madame la duchesse de Bourgogne sait toutes sortes d'ouvrages. J'en suis souvent étonnée; je crois qu'elle a été élevée comme le sont tous nos princes et qu'apparemment quelque femme de chambre pour lui faire sa cour lui apprenait ce qu'elle savait. Elle n'a pas besoin de savoir des

métiers dans la place où elle est ; cependant elle sait tout, on ne peut rien lui montrer. Ainsi croiriez-vous qu'elle se connaît à la fièvre, et elle ne manque guère de me tâter le pouls quand elle croit que je suis malade, et ce qu'elle me dit, on est sûr que M. Fagon me le dit aussi. Elle sait filer la laine, le lin, la soie, filer au rouet, tricoter. Elle s'est brodé un habit de taffetas jaune. Je me suis aussi appris à filer moi-même pour vouloir faire plaisir à ma gouvernante, je lui filais des habits. M. de Louvois savait toutes sortes de métiers ; il avait les doigts prodigieusement gros, à peu près comme deux de mes pouces, et avec cela il démontait une montre avec une adresse admirable quoiqu'il n'y ait rien de si délicat. Il était cordonnier, maçon, jardinier. Un jour que je dévidais de la soie plate sur deux cartes ou carrés faits d'une jolie façon, il était auprès du roi dans ma chambre et mourait d'envie de voir comment ce que je

tenais était fait. Le Roi s'en aperçut et me le dit tout bas. Je le lui montrai. Il défit la soie, examina la carte et raccommoda tout, fort adroitement.

Il n'y a rien qu'on n'ait quelquefois besoin de savoir. Dans le temps que j'élevais les princes, nous changions souvent de lieu, et il fallait chaque fois retendre les tapisseries. Je montais à l'échelle moi-même, car je n'avais personne et je n'osais le faire faire par des nourrices. Ainsi il me fallait faire un métier que je n'avais assurément jamais appris. — C'est que vous aviez beaucoup de courage, dit une des maîtresses. — Il est vrai, reprit Madame de Maintenon, que j'en avais dans ma jeunesse. — C'est ce qui manque, dit la maîtresse, un peu à nos demoiselles, elles se trouvent fatiguées de la moindre peine; elles ne sauraient faire un tour de jardin qu'elles ne soient lasses. — Elles ne devraient pas, dit Madame, être un moment assises; il est bon

de sauter, danser, courir, jouer aux barres, aux quilles et autres jeux d'exercice : cela les fait croître. C'est peut-être ce qui fait qu'elles demeurent si petites. Il est étonnant qu'elles n'aiment point à agir à leur âge et qu'elles soient partout portées à s'asseoir et à s'appuyer. Madame de Richelieu, à soixante-dix ans, ne s'était jamais appuyée dans son carrosse, et moi, vieille et malade comme je suis, je reste toujours droite comme vous me voyez. Je suis ravie quand je vous vois frotter et balayer l'église, parce que cela est bon pour votre santé. Si on le pouvait, on vous enverrait partout pour vous faire agir. Mais on ne peut vous élever en courant toujours. — Non, Madame, dit la demoiselle, parce que notre mérite dépend de notre travail, aidé de la grâce de Dieu. — Voilà une réponse admirable! dit Madame de Maintenon, ne l'oubliez jamais, mes enfants : notre mérite dépend de notre travail; je vous laisse sur ce mot.

# COMMENT IL FAUT
# CONSERVER LA BONNE RENOMMÉE
# PRATIQUANT NÉANMOINS L'HUMILITÉ

## COMMENT IL FAUT
## CONSERVER LA BONNE RENOMMÉE
## PRATIQUANT NÉANMOINS L'HUMILITÉ

Après la lecture d'un chapitre de l'*Introduction à la Vie dévote*, Madame de Maintenon, s'adressant aux élèves des grandes classes, parla ainsi : — Je suis persuadée, mes chères enfants, qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne veuille avoir une bonne réputation, car il faudrait être insensée pour ne pas s'en soucier, et je suis sûre que quand vous entendez parler de certaines femmes dont tout le monde dit du bien, vous pensez aussitôt en vous-mêmes : Ah ! que je vou-

drais être comme cela ! Cette pensée est juste et naturelle, mais ce n'est pas pourtant le vouloir de la bonne manière, si avec cela on ne travaille pas à faire tout ce qu'il faut pour établir cette réputation que saint François de Sales appelle bonne renommée. Puis elle demanda à Mademoiselle de Maulue ce que c'était que la réputation. Celle-ci répondit que c'est la bonne opinion que le public a d'une personne. Madame de Maintenon ajouta : — Qu'est-ce qu'il faut faire pour mériter une bonne réputation ? — La demoiselle dit qu'il fallait se bien conduire en toutes choses, et Mademoiselle de Saint-Laurent, à qui Madame de Maintenon fit la même question, ajouta : et devant tout le monde. — Suffirait-il, reprit Madame de Maintenon, d'être estimée d'un certain nombre de personnes choisies sans s'embarrasser du reste ? — Je crois, répondit la demoiselle, que ce ne serait pas assez, et qu'il faut que toutes les

personnes qui nous connaissent disent la même chose. — Vous avez raison, dit Madame de Maintenon, c'est en effet ce qui fait la réputation, et pour commencer par les personnes importantes, il faudrait que Monsieur votre père dît : Ah ! que je suis heureux d'avoir une fille comme la mienne! Mon Dieu, que ma fille est raisonnable ! Vos autres parents chez qui vous pouvez être : Qu'il y a du plaisir à avoir mademoiselle une telle chez soi ! Votre femme de chambre : Que Mademoiselle est aisée à servir ! tout de même d'un cordonnier, d'un tailleur, d'une blanchisseuse, d'un domestique, car les domestiques n'ont point d'autre conversation, dès qu'ils sont seuls, que sur leurs maîtres ou maîtresses, et pour peu qu'il y ait du mal à dire d'eux, il est bientôt divulgué ainsi que ce qu'ils remarquent en eux. Votre réputation dépend souvent des gens dont on se défie le moins, et c'est pour cela qu'il faut

être toujours sur ses gardes avec tout le monde.

Elle demanda ensuite à Mademoiselle de Boulainvilliers si cela était bien difficile. La demoiselle répondit que oui, parce que toutes nos inclinations ne nous portent pas toujours bien également, surtout à une aussi continuelle contrainte que celle qu'il faut se faire pour ne jamais rien montrer que de bon. — Cela est vrai, reprit Madame de Maintenon, mais on est bien dédommagé de cette contrainte par l'estime qu'on s'acquiert et par le goût que les gens vertueux ont communément pour nous; quant aux libertins, il ne se faut pas mettre en peine de leurs critiques, mais marcher malgré leurs moqueries d'un pas égal, et avec toutes sortes de précautions, dans le chemin de l'honneur et de la vertu. Comptez que vous ne sauriez commencer trop tôt à travailler à vous établir une bonne réputation, et que vous ne devez pas négliger,

même dès à présent, l'estime de vos compagnes, parce que les premières impressions sont fortes et ne s'effacent guère, et il est tout simple que, si elles remarquent en vous un mauvais naturel, une mauvaise conduite ou quelque défaut considérable, duquel vous négligerez de vous corriger, l'impression leur en reste toute leur vie. Celles d'entre vous qui sont accommodantes, qui ne parlent guère, qui écoutent volontiers les autres, qui s'incommodent pour leur faire plaisir, qui montrent de la modération, de la sagesse et de la piété en tout, sont déjà estimées; à quoi tient-il que vous ne soyez toutes comme cela? Je sais que ce n'est pas également aisé à tout le monde et qu'il en coûte plus aux uns qu'aux autres, mais tenez pour certain que chacun peut y parvenir ; car, heureusement pour nous, tout notre mérite dépend de notre travail aidé de la grâce de Dieu, et cette grâce ne nous manque jamais quand nous sommes

fidèles à la lui demander avec instance et humilité. Faites vos réflexions sur ce que je viens de vous dire, et prenez dès à présent vos mesures pour acquérir une bonne réputation ; mais selon l'excellent avis de saint François de Sales, afin d'en faire une vertu chrétienne qui soit agréable à Dieu et méritoire pour vous, n'oubliez pas de l'accompagner de l'humilité. Comment cela se peut-il faire, d'Ardenne ? — C'est, répondit la demoiselle, en ayant de bas sentiments pour nous-mêmes, en ne désirant point d'avoir cette bonne réputation uniquement par rapport à nous, mais dans le même esprit que Notre-Seigneur nous a dit de faire nos bonnes œuvres devant les hommes, non pas pour être louées, mais pour que Dieu en soit glorifié. — Voilà qui est parfaitement bien répondu, reprit Madame de Maintenon ; pratiquez, mes enfants, tout ce que vous savez de bon, et ni vous ni nous n'aurons perdu notre temps.

# PORTRAIT D'UNE PERSONNE RAISONNABLE

## PORTRAIT D'UNE PERSONNE RAISONNABLE

Madame de Maintenon demanda à Mademoiselle de Provieuse si elle savait ce que c'était qu'une fille raisonnable. La demoiselle ne sachant pas trop que répondre à cette question, Madame de Maintenon lui dit : — Une personne raisonnable, c'est une personne qui fait toujours et à chaque heure du jour ce qu'elle doit faire, qui commence la journée par adorer Dieu de tout son cœur, non pas seulement parce qu'on lui a dit de le faire, ou parce que les autres le font, mais qui pense tout de bon s'offrir à Dieu et tout ce qu'elle fera pendant le jour. Elle se lève

promptement, s'habille avec modestie et le plus promptement qu'elle peut, fait bien son lit, arrange bien ses hardes, aide aux plus petites si elle a du temps de reste. Elle descend à la classe, y prie Dieu avec respect et avec dévotion, sans badiner, sans rire, car rien n'est plus sérieux que de prier Dieu. Après cela, elle déjeûne; s'il est permis de parler, elle le fait, sinon elle garde le silence et s'entretient avec Dieu. Elle va entendre la messe, elle ne regarde point de tous côtés pour voir ceux qui entrent ou qui sortent; elle s'applique aux parties de la messe avec tout le respect et la dévotion dont elle est capable, parce que de toutes les choses de la religion c'est la plus sainte. Elle retourne à la classe, où elle s'occupe à ce qui est marqué, elle s'applique à bien apprendre à lire, à écrire; si elle est capable de montrer aux autres, elle s'y donne tout entière, comme si sa vie en dépendait; elle écoute avec atten-

tion et respect, tâche de comprendre ce que l'on dit, et d'en tirer quelque profit pour sa conduite intérieure ou extérieure, selon la matière dont on parle. Avant d'aller dîner, elle fait son examen particulier pour voir en quoi elle peut avoir déplu à Dieu dans la matinée, pour lui en demander pardon, et prendre résolution de mieux faire le reste du jour; elle regarde surtout si elle n'est tombée en rien dans le principal défaut dont elle a entrepris de se défaire. Voilà notre personne raisonnable; au réfectoire, qu'y fait-elle? elle y mange de bon appétit et avec simplicité. Elle écoute la lecture avec plaisir, et c'est sa principale attention; elle fait la récréation d'aussi bon cœur que le reste, y apporte la joie, saute, danse et joue volontiers à tout ce que les autres désirent; elle pense à les réjouir, car cette personne raisonnable fait bien tout ce qu'elle fait; et il ne serait pas raisonnable d'être sérieuse à la récréation et de n'y

jamais vouloir parler que de choses graves ou de dévotion. Elle écoute ensuite la lecture ou l'instruction, tâche de la retenir, et demande ce qu'elle n'entend pas; elle apporte aux exercices de l'après-midi la même application qu'elle a mise à ceux du matin; elle travaille de son mieux, elle ne perd pas un moment; elle chante avec les autres et est ravie de chanter les louanges de Dieu; elle écoute le catéchisme sans ennui, tâchant de s'en bien instruire. Elle va souper comme elle a dîné, et ensuite à la récréation où il faut encore bien sauter, se promener, jouer et rire, car cette personne est fort gaie. Elle fait la prière et l'examen, et s'ira coucher, parfaitement contente de sa journée.

Ensuite, Madame de Maintenon s'adressant à ces jeunes demoiselles, leur dit: — Ne trouvez-vous pas cela bien raisonnable et ne l'est-il pas en effet d'adorer Dieu, de l'aimer et d'apprendre à le servir? C'est pour cela

seul que nous sommes au monde ; c'est la première chose qu'on nous apprend dans notre catéchisme, parce que c'est la plus importante et la plus nécessaire, et ce que vous devez faire toute votre vie. N'est-il pas encore bien raisonnable que de jeunes personnes apprennent à lire, à travailler et toutes les autres choses qu'on vous montre ici? Vous serez bien aises quand vous retournerez dans le monde de savoir faire quelque chose, ou pour votre ménage, ou pour vous personnellement, ou pour vos parents, suivant les occasions. Il est aussi très-raisonnable que vous vous réjouissiez; vous en avez bien des sujets, mes chères enfants; vous êtes chrétiennes, quel bonheur! que de gens qui ne le sont pas et qui ne le seront jamais! Vous êtes jeunes et gaies; réjouissez-vous donc, cela est de votre âge; je prie Dieu, mes enfants, que vous en ayez toute votre vie autant de sujet que vous en avez présentement.

Une personne bien raisonnable sait supporter très-patiemment ceux qui ne le sont pas, sans même leur laisser apercevoir qu'elle les supporte; elle fait son compte en elle-même d'en rencontrer partout où elle va, de sorte que rien ne la surprend ni ne la fâche. Je vous assure, mes chères enfants, que sans être prophétesse, je vous prédis que vous aurez beaucoup à souffrir. Dieu a disposé les choses de telle manière qu'il y a des peines dans tous les états; et cependant on aime la vie quoiqu'elle soit remplie d'afflictions et de disgrâces. Que serait-ce si Dieu y avait mis beaucoup de plaisirs? On ne pourrait se résoudre à la quitter; on ne penserait point à cette vie éternelle qui est le fondement de notre espérance. Comptez donc, mes enfants, que vous aurez partout de la contrainte, soit que vous vous fassiez religieuses, soit que vous retourniez dans le monde. On croirait que les religieuses en ont beaucoup plus que

les personnes mariées; c'est tout le contraire. Les filles sont présentement bien contraintes. On les marie sans leur demander leur consentement, sans s'informer de l'humeur de celui qu'on leur destine, s'il est raisonnable, s'il a de la piété, de sorte qu'elles se trouvent engagées pour toute leur vie sans presque savoir à qui. Il est certain que les contraintes des religieuses ne sont pas si grandes que celles qu'on essuie dans le monde.

Vous croyez peut-être que quand vous serez de grandes personnes vous n'aurez plus de règles à garder; je réponds à cela que si vous êtes aussi raisonnables que je le désire, vous saurez bien vous faire vous-mêmes une règle de journée que vous suivrez fidèlement dans l'endroit où vous serez. C'est assez l'ordinaire d'avoir sa liberté pour ne savoir qu'en faire. C'est pour cela qu'autrefois, quand nous faisions des voyages, quelques dames et moi, n'eût-ce été que pour six semaines, la

première chose à quoi nous pensions, c'était de nous faire une règle. On a pour l'ordinaire mauvaise opinion d'une personne que l'on voit sans règle, se levant un jour matin, un jour tard, dînant tantôt à une heure, tantôt à une autre et ainsi de toutes les choses qu'elle doit faire.

# SUR LA CIVILITE

## SUR LA CIVILITÉ

Madame de Maintenon ayant eu la bonté de demander aux élèves sur quel sujet elles voulaient qu'on leur parlât, Mademoiselle de Bouloc la supplia de les instruire sur la civilité. Elle leur dit que la civilité consistait plus dans les actions que dans les paroles et les compliments, qu'il n'y avait sur cela qu'une règle à leur donner : — C'est l'Évangile, dit-elle, qui s'accommode fort bien avec les devoirs de la vie civile. Vous savez que Notre-Seigneur dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît : Voilà notre grande règle qui

n'exclut pas celle des bienséances en usage dans les pays où l'on se trouve. Pour ce qui regarde la société, je ferais consister la civilité à s'oublier soi-même pour s'occuper de ce qui convient aux autres ; à faire attention à tout ce qui peut les accommoder ou incommoder, pour faire l'un et éviter l'autre ; à ne jamais parler de soi, à ne se point faire écouter trop longtemps, à beaucoup écouter les autres ; à ne point faire tomber la conversation sur soi ou selon son goût, mais la laisser tourner naturellement selon celui des autres ; à s'éloigner quand on voit des personnes parler bas, à remercier pour le moindre service, à plus forte raison pour un grand. Vous ne pouvez mieux faire que de vous exercer à toutes ces bonnes manières entre vous, et d'en prendre tellement l'habitude qu'elles vous deviennent comme naturelles. Je vous assure que ces attentions et ces égards continuels que l'on a pour les autres rendent bien aima-

bles dans la société, et ne coûtent guère aux personnes bien nées ou bien élevées ; vous avez pour la plupart ces deux avantages, mettez-les donc à profit, et vous serez bien dédommagées des premières contraintes qu'il faudra vous faire, d'abord par l'estime et l'amitié que ces manières pleines de déférence vous attireront. Croyez-moi, mes chères enfants, attachez-vous à être vraiment polies, et vous paraîtrez parfaites, en attendant que vous le soyez véritablement; car une personne polie ne montre jamais que de la douceur, sait réprimer son humeur de façon que l'on ne s'aperçoit ni de sa hauteur, ni de ses fantaisies et bizarreries si elle en a. Si vous voyiez les personnes du monde qui savent vivre, même les plus mondaines et les moins pieuses, vous les croiriez d'une vertu et d'une humilité parfaites ; il semble à les entendre et à les voir qu'elles se comptent pour rien, et qu'elles font un cas infini des personnes à qui elles

parlent, pendant que souvent elles ont au fond du cœur un souverain mépris pour elles. Je voudrais pour vous ces bonnes manières extérieures, et qu'étant aussi bien instruites que vous l'êtes, vous y ajoutassiez les sentiments intérieurs de charité et d'estime du prochain et de bas sentiments de vous-mêmes comme l'Évangile vous l'ordonne. N'est-il pas honteux pour nous que le seul usage du monde fasse faire extérieurement, par orgueil et par vanité, les mêmes choses que notre religion nous demande, en y ajoutant seulement des dispositions chrétiennes qui nous rendraient méritoires pour le ciel l'attention à ne rien faire qui déplaise à notre prochain, et que nous ne puissions pas gagner sur nous?

# ENTRETIEN AVEC LES DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE

## ENTRETIEN AVEC LES DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE

Qu'une de vous dégoûte une jeune fille de la piété, celle-ci en dégoûtera plusieurs autres qui deviendront ou de méchantes religieuses dont le mauvais exemple en gâtera encore plusieurs, ou des mères de famille qui, étant impies, élèveront leurs enfants dans l'impiété. Ces enfants se marieront et donneront à leurs enfants l'éducation qu'ils avaient reçue de leurs mères; cela se multipliera sans fin, se perpétuera, et on aura à répondre à Dieu des péchés qui se commettront peut-être mille ans après sa mort. Que cela est terrible!

Quel labyrinthe, et comment en sortir? Quand une jeune fille mauvaise, mais seulement pour elle, est touchée de Dieu et veut se convertir, son changement n'est pas difficile; elle n'a qu'à demander pardon à Dieu du passé, travailler à corriger ses défauts et pratiquer le bien; mais celle dont nous parlons en a gâté tant d'autres, comment fera-t-elle? Car il faut réparer le mal qu'on a commis et le faire cesser; où trouver les personnes qu'elle a gâtées et qui sont peut-être déjà mortes? Comment les persuader et les toucher, quand même elle les trouverait encore? Cela est moralement impossible; mais par la même raison qu'il y a avantage à faire le bien et à l'inspirer aux autres, il en est comme de la semence que le laboureur jette en terre, il ne la voit pas paraître tout d'un coup; cependant elle pousse avec le temps; on la voit verdir, monter bien haut; elle rapporte beaucoup, se multiplie et sert à en faire venir encore d'autres. Ainsi

une dame de Saint-Louis qui inspire le bien aux demoiselles, ou une demoiselle qui y porte les autres par son exemple, ne voit pas d'abord le fruit de son travail, cependant il sera grand. Cette jeune fille à qui on aura inspiré la piété et les maximes de l'Évangile les ira répandre dans le monde si elle y retourne; si elle se marie, elle élèvera ses enfants dans la piété et ceux-ci communiqueront aux leurs ce qu'ils auront reçu d'elle. Si elle est religieuse, quel bien ne fera pas son exemple sur le cœur de ceux et de celles qui seront à portée de l'entendre et de la voir! Que la vertu est charmante! Que le bien est aimable! Je ne comprends pas qu'on puisse le connaître et en voir la beauté sans l'aimer de tout son cœur. Quelle récompense doivent espérer les personnes qui auront procuré le salut à tant d'autres! Faites-vous présentement, mes chères enfants, ce fonds de vertu, car vous en aurez besoin pour toute la suite de votre vie.

Vous ne connaissez point ici l'ennui ni les afflictions; mais comptez que vous n'en manquerez pas dans toute la suite, et vous pourriez, en vous accoutumant à bien prendre les petites présentement, vous mettre en état de supporter les grandes qui vous attendent dans le monde.

IL FAUT S'ACCOUTUMER A PEU PARLER

ET TRAVAILLER

A SE RENDRE CAPABLE DE TOUT

## IL FAUT S'ACCOUTUMER A PEU PARLER ET TRAVAILLER A SE RENDRE CAPABLE DE TOUT

Madame de Maintenon, prenant pour texte ce passage de saint Jacques où il est dit « que si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait, » s'adressa à la classe jaune en ces termes : — C'est un des plus grands et des plus désagréables défauts que l'on puisse avoir que d'être grande parleuse; il suffit communément pour désigner une personne de dire d'elle : — C'est une grande causeuse, parce que par là, on dit beaucoup. Ce défaut rend fort méprisable et

montre peu d'esprit. Il y a des personnes qui pensent bien autrement et qui s'imaginent que ceux qui ne parlent guère sont des sots; c'est les nommer très-mal, puisque pour être sotte il faut avoir dit des sottises, et qu'ordinairement ceux qui parlent peu n'en disent pas, parce qu'ils ne mettent pas au jour tout ce qui leur vient en pensée, craignant de parler mal à propos. Je désire fort, mes chères filles, que vous soyez timides et que vous sachiez combien la hardiesse à parler de tout et sans être interrogée est un grand défaut dans une fille. C'est un manque d'esprit qui fait faire bien des fautes. Le secret pour plaire dans la conversation n'est pas de parler beaucoup, mais de paraître écouter les autres avec plaisir, d'entrer dans ce qu'ils disent, de le faire valoir à propos. Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas bien. Si nous voulions, par exemple, parler de guerre, nous dirions bien des choses mal à propos, parce que nous ne

savons guère ce qui s'y fait, ni comment tout s'y passe; il en est de même de mille choses qui ne sont point à la connaissance de notre sexe et dont il lui siérait mal de parler, car il est de la modestie d'une fille ou d'une femme de paraître ignorer bien des choses quand même elle les saurait. Il ne faut pas non plus toujours demander ce qu'on n'entend point, mais penser et chercher en soi-même l'explication des mots selon les occasions; il y en a que la suite d'un discours fait entendre; mais quand on veut faire quelques questions, il est de la prudence de voir à qui on s'adressera et de ne pas aller à tout le monde indifféremment; ce serait s'exposer à bien des railleries. Il faut choisir une personne sage et expérimentée, qui nous dise les choses comme elles sont sans nous tromper, et qui ne se trouve point importunée de nos questions.

Ne négligez aucune occasion, mes enfants, de vous instruire et de vous éclairer sur tout

ce qui vous convient de savoir pour éviter de vous rendre ridicules dans le monde. Il faut tâcher, en y entrant, de commencer par bien y débuter en vous faisant estimer et en ne montrant rien que de bon, de sage et de raisonnable. Apprenez un peu de tout, vous ne savez à quoi Dieu vous destine.

Rappelez-vous ces paroles de l'Esprit-Saint dans les Psaumes : « La femme est dans sa maison comme une vigne abondante. » Il ne la met point sur le pas de sa porte ni à la fenêtre, ni encore moins dans la rue, mais dans le fond de sa maison, occupée de son ouvrage.

.... Généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail; il calme les passions, il occupe l'esprit et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté au contraire conduit à toutes sortes de maux... il faut nécessairement prendre goût à quelque chose; on ne

peut vivre sans plaisir; si on ne trouve pas à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable? Il ne lui reste à le chercher que dans la compagnie et les spectacles. Y a-t-il rien de si dangereux?.... L'ouvrage a cela de particulier que plus on s'y applique, plus on l'aime; on ne s'en lasse jamais.

# IL Y A DE LA PEINE DANS TOUS LES ÉTATS

## IL Y A DE LA PEINE DANS TOUS LES ETATS

L'ennui est ma moindre peine et je ne m'amuse pas à le compter pour quelque chose. Quand même votre vie, par impossible, serait exempte de toutes sortes de peines, et que vous n'eussiez que des sujets de contentement et de satisfaction, vous ne jouiriez pas de ce bonheur parfait si le fond de votre cœur n'est pas véritablement à Dieu, car encore une fois, c'est de ce fond de la conscience et du bon ou mauvais témoignage qu'elle rend, que dépend véritablement notre bonheur ou notre malheur présent.

MADAME DE MAINTENON REPREND

UNE DEMOISELLE DE LA CLASSE BLEU

DE QUELQUES DÉFAUTS

## MADAME DE MAINTENON REPREND UNE DEMOISELLE DE LA CLASSE BLEUE DE QUELQUES DÉFAUTS

C'est assurément un motif de retomber, que la confiance qu'on a dans ses propres forces; mais il est à craindre que votre retour à Dieu n'ait pas été sincère, puisque la rechute a été si prompte. N'espérez point de vous convertir par les seules conversations que vous aurez avec des gens de bien; il faut auparavant que la volonté soit bonne, et j'ai lieu de douter que la vôtre soit gagnée. En attendant qu'il plaise à Dieu de vous toucher,

je vous demande positivement une conduite réglée et soumise.

— Je vous suis bien obligée de la confiance que vous avez en moi; vous me trouverez toujours prête à vous servir, à vous attendre et à vous entretenir, pourvu que vous commenciez par contenter vos maîtresses, par vous défaire d'un air de hauteur, par prendre des manières simples et modestes, par vous éloigner des moins pieuses, comme je vous l'ai déjà dit; et pour tout dire, en un mot, par changer tout ce qui est dans votre extérieur, qui, pour l'ordinaire, est une suite de l'intérieur.

# INSTRUCTION SUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE

## INSTRUCTION SUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE (1)

Vous savez que l'année chrétienne commence par l'Avent, et vous comprenez dans quel esprit de préparation il faut que l'on soit pour recevoir le salut qui vient de Notre-Seigneur Jésus-Christ, combien on doit le désirer, le demander, l'attendre et de combien de vertus on doit se parer pour être moins indignes de Lui : la joie de Le rece-

(1) Cette instruction, destinée à l'éducation des élèves, a été adressée à Mme de Veilhant sous forme de lettre. L'éditeur a dû y apporter quelques modifications pour la faire entrer dans le plan de ce recueil.

voir à Noël, l'humilité pour imiter celle d'un Dieu qui s'anéantit, l'innocence, la simplicité et l'enfance du cœur pour lui être conformes ; la bonne volonté avec laquelle les anges promettent la paix ; l'adoration des Rois à laquelle on doit se joindre ; avec quelle promptitude ils quittent tout, avec quelle félicité ils suivent l'étoile, avec quel courage ils s'exposent aux fatigues, avec quelle persévérance ils achèvent leur voyage, avec quel respect ils adorent Jésus dans sa crèche, avec quel cœur ils offrent ce qu'ils ont de meilleur, avec quelle sagesse ils retournent dans leur pays par une autre route.

A la fête de la Purification, commencez à vous inspirer la dévotion à la Sainte-Vierge qui est la Reine de tous les chrétiens, mais particulièrement des femmes et des filles. Que ne peut-on pas dire sur sa pauvreté, sur son humilité, sur son silence, sur son offrande et son esprit de sacrifice, sur son recueillement!

Vous entrerez ensuite dans le Carême, dans ce temps de pénitence établi par l'Eglise, dans ce temps de mort à soi même, surtout dans la dernière quinzaine et encore plus dans la grande semaine, dans la semaine sainte, que l'on ne s'entretienne que de la Passion de N. S. Jésus-Christ, que l'on en considère l'opprobre et la souffrance qu'Il a voulu opposer à l'orgueil et à la volupté. Ressuscitez avec Lui, devenez de nouvelles créatures, goûtez les choses du Ciel et méprisez celles de la terre. Voyez et lisez ce que dit saint Paul là-dessus, faites-en l'application sur vous-même et que l'on voie en vous toutes les marques d'une vraie résurrection.

Montez au Ciel en esprit à l'Ascension, par le mépris et le détachement de la terre. Attendez le Saint-Esprit qui est la consommation de tous les mystères ; soyez comme les Apôtres dans un même lieu et dans un même esprit si vous voulez le recevoir. Lisez

dans ce temps les actes des Apôtres et voyez que c'est dans cette fête que les grâces se répandent avec abondance, que Jésus-Christ ne rend ses Apôtres parfaits que lorsqu'Il les a quittés, et qu'Il regarde l'attachement sensible qu'ils avaient pour sa personne comme un obstacle à leur perfection. Instruisez-vous pendant l'Octave du Saint-Sacrement de la dévotion que vous devez à la Sainte-Eucharistie et au Saint-Sacrifice de la messe. Combien avez vous offensé Dieu sur ce point, par vos froideurs, vos négligences et distractions volontaires ?... En juillet, vous avez une fête de la Sainte-Vierge ; en août, la plus grande de toutes ses fêtes... Dans la fête de tous les Saints, voyez ce nombre incalculable de personnes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions que vous devez et pouvez imiter en quelque état qu'il plaise à Dieu de vous appeler. Je vous recommande fortement le our des Morts, l'ancien usage de l'Eglise de

prier pour les fidèles décédés dans la grâce de Dieu ; offrez vos prières, vos bonnes œuvres et le sacrifice de nos autels non-seulement pour vos propres parents, mais encore pour toutes les âmes qui souffrent dans le purgatoire et qui peuvent être secourues par vos prières.

Instruisez-vous de la dévotion que vous devez à votre ange gardien. Remerciez-le du soin constant qu'il a de votre âme ; rendez grâce à Dieu de vous avoir donné un tel guide, un défenseur, et un si puissant intercesseur auprès de Lui selon les paroles du Psalmiste : « Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et de vous garder dans toutes vos voies. »

LETTRE A MADAME DE BERVAL

PREMIÈRE MAITRESSE DES BLEUES

## LETTRE A MADAME DE BERVAL

## PREMIÈRE MAITRESSE DES BLEUES

J'ai votre avancement grandement à cœur, ma chère fille, et je sais avec quelle docilité vous recevez mes avis. Ne songez présentement qu'à vous et à modérer votre zèle pour vous recueillir ; j'espère que je vous dirai un jour : Oubliez-vous pour penser aux autres. Il faut nous traiter selon nos besoins. Gardez un grand silence dans la classe avec vos sœurs ; ne pensez point sitôt à les former, vous le ferez même mieux par l'exactitude à vos règles et par votre exemple. Placez ce que vous avez à dire aux élèves dans vos instruc-

tions générales et quand vous leur parlerez en particulier, ne le faites pas trop longtemps à chaque fois. Ne croyez pas les persuader à force de paroles: dites ce que vous croyez bon et priez pour elles; semez sans vous rebuter, vous recueillerez quand il plaira à Dieu. Du reste dans le cours de la journée, reprenez-les en peu de mots et faites de même quand vous voulez leur apprendre quelque chose. J'ai vu un écrit de ma sœur Marie-Constance à ses filles, où elle explique fort bien le silence que les maîtresses doivent garder entre elles et la liberté de parler aux élèves. Votre cœur est bon, votre esprit est bien fait, vous aimez votre institut; rendez-vous donc capable de servir à la gloire de Dieu. Saint François de Sales répond à une dame qui lui mandait qu'elle ne pouvait arrêter l'extrême vivacité de son esprit: — Il faut pourtant l'arrêter, ma chère fille. — Cet homme si condescendant ne se rend point là-dessus, et vous

qui aimez tant ses écrits, vous voyez partout combien il prêche contre le trop grand empressement, même pour le bien. Bonjour, ma chère fille, je crois que j'en ai dit un peu trop pour votre perfection.

# LETTRE A UNE DEMOISELLE
# DE LA CLASSE BLEUE

## LETTRE A UNE DEMOISELLE DE LA CLASSE BLEUE

Il serait bien injuste que je ne voulusse pas vous recevoir quand vous voulez revenir, puisque Dieu est prêt à vous pardonner et à vous combler de ses grâces, si votre retour est sincère. Ne doutez donc point de mon amitié, et des soins que je prendrai de vous quand vous serez dans l'Ordre: n'attendez rien de vous, mettez toute votre confiance en Dieu, et ne comptez pas sur vos résolutions. Craignez de tomber, évitez soigneusement les occasions; cherchez les plus sages de vos compagnes, évitez celles qui ne le seraient pas; soyez

respectueusement à l'église ; ne méprisez pas les moindres règlements; allez le plus que vous pourrez au même confesseur, parlez-lui avec une entière ouverture de cœur, soyez fidèle à lui obéir; ne raillez jamais des choses qui ont rapport à la piété, réjouissez-vous innocemment. Ne croyez point que vous n'ayez plus de plaisir si vous devenez dévote, vous en aurez beaucoup plus que vous n'en avez jamais eu ; ne prenez pas la piété trop âprement, traitez-vous doucement.

# INSTRUCTION A UNE NOVICE

## INSTRUCTION A UNE NOVICE

Une parfaite novice entre au noviciat par une vocation pure, qui consiste dans le dessein de se donner à Dieu sans réserve, et de lui consacrer sa vie entière.

Elle se dévoue à l'humilité, à l'obéissance, à la pénitence, au service du prochain ; et, par la pratique de ces vertus, elle entre dans le renoncement à elle-même, qui est la perfection du christianisme et qui doit être notre occupation continuelle.

Elle étudie soigneusement ses *constitutions* ; elle se fait expliquer ce qu'elle n'entend pas ; elle les pratique à la lettre.

Elle est simple, n'ayant qu'une seule intention qui est de plaire à Dieu ; elle ouvre son cœur à ceux que la Providence lui a donnés pour sa conduite, sans écouter ses répugnances ou ses inclinations, parce qu'elle regarde en eux la personne de Jésus-Christ.

Quand elle a des peines elle les déclare simplement et demeure en paix par les consolations qu'on lui donne ; si ces peines, par un ordre de Dieu, continuent, elle les souffre comme une autre croix.

Si les personnes qui ont sa confiance lui sont ôtées, elle la donne à ceux qui prennent leur place, croyant fermement que Dieu leur donne aussi la même grâce ; cette pratique ne lui est point difficile, car dans une affaire si importante elle ne consulte point son goût naturel.

Elle évite toute singularité ; elle prie avec les autres, mais, si elle le peut, mieux que les autres ; elle estime et aime sa règle : toute

autre perfection n'est point la sienne ; elle est ferme sur ce principe, que son avancement dépend de la fidélité de son état.

Elle en aime tout, elle en souffre toutes les peines en esprit de pénitence ; le froid, le chaud, le bruit, la poussière, la fumée, la puanteur, l'activité continuelle lui tiennent lieu des haires et des cilices. . . . . .

Si Dieu lui donne des vues particulières de pénitence, elle les propose et demeure en paix, qu'on les lui accorde ou refuse.

Elle a un grand respect pour ses supérieurs à proportion de ce qu'ils sont dans l'ordre de Dieu.

Elle fréquente les sacrements, autant que la règle le veut ; et si on l'en prive, elle se soumet et s'humilie.

Elle sacrifie en tout ses propres lumières et les montre quand on lui ordonne ; elle ne fait rien d'elle-même, et toutes ses actions sont enrichies de l'obéissance ; elle ne cherche

jamais son plaisir, et elle le prend avec simplicité quand les supérieures lui en donnent.

Elle ne reçoit nulle confidence sans permission, et si elle se trouve à portée de donner des conseils, elle renvoie le plus qu'elle peut aux supérieures.

Elle sait que tout ce qu'elle a de bon vient de Dieu et que tout doit retourner à Lui; ainsi, elle ne fait pas une action, ne dit pas une parole, même à la récréation, qui ne porte ses sœurs à leur devoir.

La simplicité la tient dans la paix; elle ne s'examine qu'autant qu'il est nécessaire pour ses confessions, pour pratiquer ses règles et pour éviter le mal; du reste, elle retourne peu sur elle-même et ne raffine jamais.

Elle donne ses pensées à Dieu, elle s'occupe de Lui, elle L'aime, elle purifie ses sentiments, elle renonce à ce que l'amour-propre y veut mêler.

Elle admire les exemples des saints et la

diversité de leurs pratiques ; mais elle se tient ferme à celles de sa règle.

Elle lit peu, elle se nourrit du Nouveau-Testament ; elle adore ce qu'elle n'entend pas, elle profite de ce qu'elle entend.

Elle renonce à toute curiosité, elle craint ce qui peut l'exciter ; elle cherche sa sûreté dans la simplicité, dans la voie commune et dans la dépendance.

Elle ne juge point des livres qu'elle lit, ni des sermons qu'elle entend, mais elle s'en édifie et tâche d'en profiter.

Elle n'est édifiante que pour la jeunesse qui lui est confiée quand elle y est employée ; mais elle est simple avec les supérieurs, persuadée qu'ils le sont avec elle ; son esprit lui sert pour trouver des facilités à tout ce qui lui est ordonné, et jamais pour former des contestations.

Elle se lève au premier son de la cloche, elle se presse d'aller au chœur, non pour

l'emporter sur les autres, mais par fidélité à la règle.

Elle médite, ou psalmodie, ou chante de tout son cœur, suivant toujours la règle et ne s'en départant jamais par un esprit de fausse liberté.

Elle ne perd pas un moment de ceux qui lui sont destinés pour la prière, et elle n'en prend point d'extraordinaires sans permission; elle sort de l'église avec les autres et va prendre les relâchements selon son besoin et la volonté des supérieurs.

Elle va à sa charge, ravie de travailler pour le prochain, elle y garde le silence autant que son emploi le permet; elle le rompt, s'il le faut, sans scrupule; elle le reprend avec fidélité; elle retranche les paroles inutiles, elle abrége celles qui sont nécessaires.

Si elle se sent dissipée, elle s'en humilie sans chagrin et se remet dans la présence de Dieu.

Elle va au réfectoire et y mange sans choix et sans scrupule ce qui lui est présenté, et prend autant de nourriture qu'elle en a besoin pour conserver ses forces qui sont destinées au service du prochain.

Elle écoute la lecture avec attention, et si c'est elle qui la fait, elle lit haut et distinctement afin que les autres puissent en profiter.

Elle va à la récréation avec joie et simplicité, elle s'y place sans affectation ; si elle se trouve auprès des personnes qui lui plaisent, elle en use sans scrupule ; si elle est auprès de celles qui lui plaisent moins, elle y demeure en paix et prend part à leur conversation.

Elle ne songe point à montrer de l'esprit; elle laisse tourner la conversation selon le goût des autres; si on l'interrompt quand elle a commencé un discours, elle ne pense même pas à le reprendre, à moins qu'on ne lui demande, parce que dans les plus petites

choses, comme dans les plus grandes, elle ne veut tenir à rien.

Elle reçoit l'obéissance comme l'ordre de Dieu ; elle va où elle est destinée, elle s'y donne tout entière après avoir demandé à Notre-Seigneur de la tenir près de Lui ; si l'activité et la vigilance l'en éloignent quelquefois, elle s'y remet sans s'inquiéter du passé.

Elle veille les demoiselles jour et nuit, selon ce qui lui est prescrit ; ravie de sacrifier son repos et sa santé pour empêcher que Dieu ne soit offensé par le plus petit déréglement.

Elle estime les autres instituts, mais elle aime le sien, et s'y tient fidèlement attachée comme au moyen que Dieu lui a marqué pour son salut.

Son caractère particulier est d'être modeste et silencieuse ; non-seulement son silence est extérieur, mais intérieur ; ôtant à son esprit la liberté des pensées volontaires, elle les res-

treint à celles de son devoir et de ce que l'Evangile et la règle demandent d'elle, rejetant toutes les autres comme des tentations, quelques belles apparences qu'elles puissent avoir.

Elle n'a pas souvent besoin de repos, car elle travaille sans contention et sans inquiétude, et avec la tranquillité que donne la vraie liberté des enfants.

# AVIS A UNE DEMOISELLE QUI SORTAIT DE SAINT-CYR

## AVIS A UNE DEMOISELLE QUI SORTAIT DE SAINT-CYR

Ce que je crois de plus important pour vous, ma chère fille, en entrant dans le monde, est de vous attacher à Dieu avec une grande confiance en Lui, jointe à une égale défiance de vous-même. Dieu vous gardera si vous tenez fortement à Lui par le fréquent usage des sacrements, par la fidélité à vos exercices, et tâchant surtout de mériter cette faveur par de ferventes prières. Vous devez promettre à Dieu que vous serez ferme et fidèle à suivre les exercices que votre confesseur vous a marqués ; cette fermeté ira au-devant

de plusieurs inconvénients considérables ; car un jour vous n'aurez plus de dévotion, un autre il vous prendra envie de changer vos lectures, et dès qu'on s'est fait une planche, on y passe très-aisément ; au lieu que les personnes qui se font une loi de ne remettre leurs exercices que pour des choses absolument nécessaires ne pensent pas qu'on puisse faire autrement. Comptez, ma chère fille, que le démon emploiera toutes sortes de moyens pour vous détourner de cette fidélité ; il vous mettra dans l'esprit un dégoût et un éloignement de la prière ; il vous suggérera qu'après tout vous n'êtes pas religieuse, que c'est une perte de temps, puisque vous n'en retirez aucun fruit et qu'il vaudrait mieux s'occuper à quelque chose de plus utile. Vous entendrez peut-être des discours et des railleries propres à vous faire tout quitter. Mais si vous demeurez ferme sur les principes qu'on vous a donnés, vous vous attirerez des grâces victorieuses pour

triompher de votre faiblesse. N'oubliez jamais, ma chère fille, qu'un chrétien sans prière est un soldat sans arme le jour du combat ; que peut-il lui arriver sinon d'être percé de coups et abandonné à la discrétion de son vainqueur qui n'est autre que ce fort armé dont parle l'Evangile ?

J'ai joint la défiance de soi-même à la confiance en Dieu, car il ne faut pas le tenter en s'exposant aux occasions : *qui aime le péril y périra*. Si vous vous engagiez mal à propos et que vous ne fussiez pas sur vos gardes, vous auriez sujet de craindre que Dieu vous refusât son secours et qu'il vous livrât à votre faiblesse. Ne vous plaisez point à entendre dire que vous êtes jolie, aimable, que vous avez la voix belle, etc., car le monde est un trompeur malin qui pense rarement ce qu'il dit.

Vous savez ce que Dieu ordonne d'avoir pour ceux de qui nous avons reçu la vie ; ne

l'oubliez jamais ; honorez et respectez madame votre mère ; faites voir en tout une soumission et une parfaite déférence à ses sentiments tant que l'on ne vous demandera rien de contraire à votre premier devoir qui est d'obéir à Dieu, et quand même vous verriez en vos frères et en vos sœurs une conduite contraire, distinguez-vous d'eux en cela : vous avez été mieux instruite et vous savez qu'il n'y a dans le précepte que Dieu en a fait, aucune différence du plus au moins de naissance, ni des autres avantages naturels. Dieu, de tout temps, a béni les enfants qui se sont exactement acquittés de ce devoir, et ceux qui agissent autrement ne prospèrent pas pour l'ordinaire, même en ce monde.

Mettez votre dévotion à remplir les devoirs de votre état : un des principaux est de plaire à madame votre mère et à vos sœurs en tout ce qui ne déplaît point à Dieu. Soyez douce, égale, complaisante, pleine d'attention aux

autres et d'oubli de vous-même ; mettez votre plaisir à faire celui de madame votre mère et à vous rendre à sa volonté ; conformez-y vos dévotions, raccourcissez-les, s'il le faut, mais que rien ne vous empêche de penser à Dieu, de lui offrir vos actions, d'agir pour l'amour de Lui, et de l'aimer de tout votre cœur : il ne faut pour cela ni chapelles, ni oratoires, ni chambres particulières : en jouant, en conversant et en faisant ses autres affaires, on peut aisément avoir un petit commerce intérieur avec Lui. Vous avez fort bon goût sur la lecture, ne le gâtez pas ; ne lisez que pour vous édifier, et non pour satisfaire la curiosité et la démangeaison naturelle aux jeunes filles, ni pour paraître savante. Prenez garde au goût de l'esprit, d'autant plus dangereux qu'il paraît moins criminel. Je crains extrêmement votre faiblesse, votre facilité et votre complaisance ; vous n'oserez dire non, ni résister à rien ; mais, ma chère fille, appelez à votre secours

cette terrible parole de Notre-Seigneur : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.* Mettez-vous aussi en esprit au lit de la mort, et voyez ce que vous penserez en ce moment, quelle idée vous aurez de tout ce qui se passe et en particulier des vains jugements des hommes. Les choses paraissent bien différentes à la lueur du flambeau qui nous est mis en main en cette extrémité ; on voit clairement alors ce qu'on aurait dû faire, on est déchiré de regrets de l'avoir omis : ces réflexions sont d'excellents préservatifs contre la contagion du monde et contre notre propre faiblesse.

Prenez garde à une maxime que je crois fort dangereuse : Que le bonheur de la vie consiste dans la douceur de l'amitié. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point ; mais cette inclination et ce goût pourraient aussi être cause de votre perte ; car, lorsque l'on désire si fort d'être aimée, on ne regarde guère de

qui ; on fait tout pour en venir à bout, on y sacrifie sa religion, son honneur et sa conscience ; ce désir-là est un bandeau épais qui aveugle. Je comprends que c'est une grande douceur d'être aimée des personnes avec qui on est obligée de passer sa vie, et qu'il faut même tâcher de s'attirer cet avantage par toutes les voies raisonnables et surtout par une honnête complaisance, mais il ne se faut pas trop fonder sur cette amitié, ni se persuader aisément qu'on en a beaucoup pour vous ; comptez, ma chère fille, qu'il n'y a presque plus de véritables amis : l'intérêt et l'argent remuent tout et divisent les frères et les sœurs, les pères et les enfants. Agissez cependant toujours de bonne amitié de votre part, contribuez à l'entretenir de tout votre pouvoir, ne marquez jamais que vous croyez voir qu'on en manque pour vous et le jour où vous vous apercevrez de quelque chose, ne croyez pas tout perdu ; ce n'est rien de pis que ce qu'on

éprouve presque généralement partout ; rappelons-nous souvent qu'il n'y a guère que Dieu qui nous aime pour notre propre avantage et sans aucun intérêt. Tournez de ce côté le fond de votre tendresse ; aimez, chérissez cet ami bienfaisant, constant et généreux qui ne vous manquera jamais quand tous les autres vous abandonneront, et avec qui vous ne devez craindre aucun mécompte ; voilà la véritable douceur de la vie, vous n'en trouverez point ailleurs de solide, votre cœur ne pouvant être content de rien moins que de Dieu, et notre complaisance pour les hommes doit nous être suspecte lorsqu'elle n'a pas pour objet l'amour de Dieu et du prochain.

La médisance est un des plus grands écueils que vous ayez à craindre ; on n'en fait aucune façon dans le monde ; la conversation y paraît insipide à moins que quelqu'un n'en fasse le sujet et ne soit, comme on dit, sur le tapis. Vous serez bientôt comme les autres

si vous n'êtes point tout à fait sur vos gardes et si vous ne vous souvenez des maximes que vous aurez apprises pendant votre enfance. Plus la médisance est spirituelle et agréable, plus elle s'insinue et fait d'impression ; n'oubliez donc pas, ma chère fille, qu'on ne peut médire sans commettre un très-grand péché qui oblige à une restitution d'autant plus difficile que le bien qu'il faut rendre est fort au-dessus de ceux qu'on nomme fortune, qui n'étant plus dans les mains des personnes qui l'ont ravi n'est pas aisé à restituer. Je sais que ce ne sera pas à vous à reprendre les personnes que vous entendrez médire, ni à leur imposer silence ; mais votre air doit parler en ces occasions et la charité y fait user d'industrie. La plupart des gens du monde se perdent faute d'attention sur cet article, mais vous seriez plus coupable de vous y laisser aller ayant été bien instruite et précautionnée. Soyez délicate et même scrupuleuse sur la

charité ; ne dites jamais de personne ce que vous ne seriez pas bien aise qu'on dît de vous ; couvrez les défauts du prochain et rendez-vous l'avocate des absents ; faites-vous tellement connaître qu'on n'ose devant vous prendre la liberté d'attaquer le prochain ; vous vous ferez encore plus de bien qu'à lui, puisque vous ôterez un des plus grands obstacles à votre salut ; étendez cela jusque sur les railleries un peu piquantes et recourez souvent à Dieu pour obtenir la grâce de résister au torrent de l'exemple et de la coutume, qu'on dirait à présent être le seul Évangile du monde, tant ses partisans ont soin de s'y conformer : mais vous en connaissez un autre qui doit être la règle de votre conduite et dont vous ne devez jamais vous départir. Gardez-vous bien d'épouser les inimitiés de votre famille ni de vos amis ; vous êtes chrétienne et en cette qualité obligée de pardonner toutes les injures et les mauvais services ; on ne vous en rendra

jamais de pareils à ceux que Jésus-Christ, notre divin modèle, a pardonnés dans le temps même que la haine de ses ennemis était plus envenimée. Nous ne pouvons être de vrais disciples d'un tel maître si notre amour pour nos frères ne l'emporte et ne triomphe de leurs mauvais procédés à notre égard. Les maximes du monde sur ce sujet sont, si je l'ose dire, détestables et absolument contraires à celles du divin Testament de notre Père ; lisez de quelle manière il traite le perfide Judas à la Cène et au jardin : pourrait-on ménager avec plus de douceur le meilleur de ses amis ? suivez cet admirable modèle, ne conservez aucun ressentiment et ne comptez pour ennemis que ceux de Jésus-Christ et de votre salut. Je ne puis régler la manière d'en user avec ceux que votre famille voudra que vous regardiez comme tels, mais j'espère que la tendresse vraiment chrétienne dont vous ferez profession vous con-

duira et vous fera agir avec prudence pour ménager tout le monde et ne rompre avec personne.

Aimez à être occupée: le travail est un amusement et un plaisir pour les personnes qui en ont le goût, c'est un grand secours à la légèreté des jeunes filles qui, sans cela, se trouveraient exposées à bien des dangers. Vous pouvez voir dans saint Paul les mauvais effets de l'oisiveté quand il parle à Timothée de l'égarement des jeunes veuves; elles sont, dit-il, *fainéantes, curieuses, courant de maisons en maisons et parlant de choses dont elles ne devraient point parler.* Faites-vous un devoir de remplir vos journées et de travailler, soit pour votre entretien, soit pour les pauvres, soit pour l'église, et si vous n'étiez pas assez heureuse pour le faire pour ces sortes de bonnes œuvres, faites-le au moins pour votre amusement innocent et pour le plaisir de voir de votre ou-

vrage. Je compte que vous ne passerez point de jour sans lire du moins un chapitre du Nouveau Testament et quelque endroit des Homélies ou de l'Imitation ; si vous pouvez encore donner quelque quart d'heure à des réflexions solides, elles vous seront d'un grand secours ; du reste, soyez occupée, ou seule dans votre chambre, ou avec madame votre mère et mesdemoiselles vos sœurs.

N'oubliez jamais ce qui vous a été dit sur l'ajustement et sur le désir de plaire. Il faut être propre et mise d'une manière convenable, mais sans tomber dans le ridicule de vouloir attraper la mode en tout ce qu'on peut ; faites voir, au contraire, que vous en pourriez faire davantage et que vous êtes fort au-dessus de ce faible qui entraîne presque tout le monde. On vous dira qu'il faut faire comme les autres ; cela est vrai quand les autres font bien, mais non sur ce qui est mal. Je sais qu'une personne mariée doit chercher à

plaire à son mari, mais hors ce cas, le désir exagéré de plaire est pernicieux et conduit aux derniers malheurs.

Vous savez assez le soin que vous devez apporter à bien choisir un confesseur. Quand vous l'aurez choisi, souvenez-vous toujours d'y regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'y aller dans un esprit de foi; faites-vous conduire par lui, soyez entre ses mains comme un enfant sur tout ce qui regarde votre conscience ; consultez-le sur les bonnes œuvres que Dieu demande de vous dans votre état, et suivez exactement ce qu'il vous marquera, engagez-le par là à prendre de vous un soin particulier, ce qui vous sera d'autant plus nécessaire que vous allez être plus exposée.

Je ne puis vous rien prescrire sur l'aumône; mais ayez le cœur tendre pour les pauvres et premièrement pour ceux de vos terres qu'il faut assister avant tous les autres et à qui vous êtes aussi obligée de procurer des secours spi-

rituels ; c'est un devoir fort négligé aujourd'hui. Donnez aux pauvres selon votre pouvoir ; mais appliquez ce que vous donnerez : ce qu'on donne aux passants est d'ordinaire assez mal donné ; les pauvres honteux ou malades doivent avoir la préférence, toujours pourtant selon la discrétion et la circonstance qu'on ne peut prévoir.

Je ne veux pas oublier de vous dire un mot sur les afflictions : tout bon chrétien doit les prendre de la main de Dieu sans se laisser accabler par la tristesse, ni emporter à la violence de ses mouvements. Si les accidents de la vie arrivaient par cas fortuit, et que nous n'eussions aucune solide ressource, il serait excusable d'y demeurer enfoncées; mais comme rien n'arrive que par l'ordre ou la permission du meilleur et du plus tendre de tous les pères, nous devons toujours baiser la main qui ne nous frappe que pour nous sauver, car s'Il mêle tant d'amertume dans notre

vie, c'est de peur que, trouvant ici-bas notre satisfaction, nous ne désirions point d'arriver à la céleste patrie. Gardez-vous donc de murmurer ni de vous plaindre dans les afflictions, puisque tout ce que veut un tel père doit être accepté et même agréé de ceux qui ont l'avantage d'être ses enfants, et qui savent qu'après quelques moments de légères peines, ils doivent partager pour une éternité la gloire et le bonheur de ce Dieu aussi puissant que bon. Que n'y aurait-il pas à vous dire de la dévotion à la Sainte-Vierge? La solide dévotion, soit à la Sainte-Vierge, soit aux saints, est celle qui nous porte à avoir en horreur et à fuir avec soin tout ce qui peut offenser Dieu, et à imiter de leurs vertus celles qui sont plus conformes à notre état. Cela n'empêche pas qu'on n'entre avec simplicité dans certaines dévotions approuvées de l'Église, pourvu qu'on n'y mette pas toute la confiance du salut, et qu'on ne les préfère point à ce qui est

d'obligation et aux devoirs de son état. Il faut estimer toutes les pratiques de piété approuvées, mais il n'est pas à propos de les embrasser toutes ; la plus généralement reçue est le chapelet; aimez-le et récitez-le autant que vous pouvez, et, loin d'avoir de la peine à le montrer, faites-vous une gloire qu'on sache que vous en avez un et que vous estimez cette pratique; ce sera un moyen de vous rendre la Sainte-Vierge propice et vous savez combien sa protection est puissante auprès de Dieu ; c'est notre mère et une mère remplie de bonté et de tendresse : ainsi il est bien juste que nous l'aimions et que nous tâchions de lui rendre tout l'honneur dont nous sommes capables surtout à l'approche de ses fêtes.

Ne perdez pas cette bonne habitude, remplissez-vous toujours des mystères selon l'esprit de l'Église; étudiez avec soin les vies des saints qui conviennent le plus à la

profession où Dieu vous a mise, pour en faire la règle de votre conduite.

La vie chrétienne est une vie sérieuse, pénible et par conséquent formellement opposée à la mollesse qui règne à présent ; ne vous y laissez pas aller, ma chère fille, et ne croyez pas qu'il vous soit permis de faire comme les autres. Dieu veut bien que nous prenions quelques moments de plaisir pour nous délasser un peu et pour mieux poursuivre notre travail, mais ce ne peut être qu'un effet de l'aveuglement ou de l'ignorance des chrétiens, de passer la plus grande partie de la vie à se divertir, puisque c'est renverser l'ordre établi de Dieu, et perdre un temps dont sa bonté veut que nous achetions l'éternité. Nous avons assez de vrais besoins sans en imaginer encore de nouveaux, si inutiles et si dangereux.

Il reste encore un devoir important, mais bien peu connu dans le monde, quoique nécessaire, c'est ce que tout chrétien doit à son

roi ou à tout homme revêtu de son autorité qui est celle de Dieu même. Quand même il n'aurait ni religion, ni bonté, ni justice, vous n'en seriez pas moins obligée d'obéir à ses lois en tout ce qui ne s'oppose point à celles de Dieu; ainsi, loin de vous plaindre et de murmurer des secours que la guerre oblige à tirer de ses peuples, vous devez porter les autres à s'y rendre de bon cœur, parce que le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peut être en sûreté dans sa maison si on ne le garde de ses ennemis, et on ne peut l'en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein, à quoi il est très-juste que chacun contribue puisque chacun y est intéressé. On convient assez volontiers de ce raisonnement; on le fait même aux autres dans l'occasion, mais quand il est question d'en venir à la pratique, personne ne veut en porter la charge et on n'épargne rien pour en exempter ses terres,

ce qui est une grande injustice, parce qu'en cherchant à se soulager, on en accable d'autres; au lieu que chacun souffrirait moins si tout le monde consentait de souffrir un peu et voulait porter une partie de la charge; mais on veut trouver des raisons et des impossibilités ; ce ne sont que des prétextes suggérés par l'intérêt et par l'injustice très-commune dans le monde et dont même souvent on se fait honneur; par exemple, sur les douanes, les droits d'entrée et autres, on se vante de savoir mille moyens de s'échapper et de tromper habilement, ce qui pourtant me paraît une injustice et une désobéissance aux lois de l'État. Le monde n'en raisonne pas ainsi, et on vous trouvera plus que scrupuleuse d'y regarder de si près; cependant, ma chère fille, ce n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation ; c'est une obligation prise pour toutes sortes de personnes; mais combien de gens n'ont pas eu l'avantage d'être

instruits de leurs devoirs, et qui ne pèchent que par ignorance! Votre exemple plus que vos paroles doit les éclairer et les redresser; s'il se présentait quelques occasions d'en parler, ne les perdez pas; dites franchement ce que vous avez appris à ce sujet, et faites volontiers part aux autres des maximes droites et solides qu'on vous a données.

Parlez peu et écoutez beaucoup jusqu'à ce que vous soyez un peu formée sur chaque chose. Ne paraissez étonnée de rien; ne demandez guère ce que vous ignorez qu'à madame votre mère, parce qu'il serait à craindre que vos questions ne fussent pas reçues des autres d'une manière favorable pour vous, et une mère se trouve obligée d'instruire ses enfants sur tout.

Ménagez, épargnez pour ne pas prévenir d'abord contre vous et de peur qu'on ne vous croie dépensière; laissez à madame votre mère le soin de penser à vous faire de petits

présents ; ne l'importunez point par des demandes pour votre habillement ou pour votre plaisir.

Ne croyez point qu'on vous approuve parce qu'on ne dit mot ; vous seriez longtemps à charge sans en être avertie, car dans le monde on se plaint des personnes à tous autres qu'à elles-mêmes, à moins d'une amitié plus solide et d'un intérêt plus sincère qu'il ne s'en trouve aujourd'hui.

# PLAN DE VIE D'UNE FEMME CHRETIENNE

## PLAN DE VIE D'UNE FEMME CHRÉTIENNE

Si je suis mariée et que mon mari me laisse maîtresse de ma conduite, dans une maison de campagne, je me lèverai à six heures en été, à sept heures en hiver.

Je prierai Dieu.

J'irai faire un tour dans la maison pour voir si mes gens sont levés et s'ils font ce qu'ils ont à faire.

Je reviendrai ensuite m'habiller ; je serai simple et modeste, mais propre.

J'irai à la messe.

Je reviendrai voir mes enfants si j'en ai, et

je m'en occuperai selon qu'il conviendra à leur âge.

Je travaillerai jusqu'au dîner après lequel je me retirerai quelque temps avec la compagnie s'il y en a.

Si je suis seule, je travaillerai, je lirai.

J'écrirai pour mes affaires.

J'instruirai mes enfants.

J'irai me promener vers le soir.

Je reviendrai souper à huit heures.

Je m'amuserai ensuite.

Je ferai la prière à dix heures avec mes domestiques.

Puis je me coucherai.

Je m'informerai si mes gens fréquentent les sacrements.

S'ils ne jurent point.

S'ils sont bien instruits.

J'irai les dimanches, après vêpres, visiter les pauvres du village.

J'épargnerai pour donner l'aumône.

Je fréquenterai les sacrements.

Je dirai quelques bonnes choses à mes gens les veilles des grandes fêtes.

Je ne souffrirai que ceux qui vivent en bons chrétiens.

Mais je les attendrai avec patience tant qu'ils ne seront pas scandaleux.

# LETTRE A MADAME LA MARQUISE DE CAYLUS

## LETTRE A MADAME LA MARQUISE DE CAYLUS (1)

Saint-Cir, 30 novembre 1705.

Je suis ravie, ma chère niepce, de vous avoir fait plaisir. J'avais hésité entre vos enfans et vous parce que c'est eux qui sont présentement plus mal dans leurs affaires que vous. Mais j'ai comté sur vostre vertu et vostre tendresse qui me font espérer que

(1) L'original de cette lettre se trouve à la Bibliothèque Nationale à la page 17 du Recueil 15199. — L'orthographe est fidèlement reproduite.

vous serés toujours une bonne mère et que vous ne serés pas assez folle pour vous remarier. Vivés en paix, ma chère niepce, et ne reprenés pas le monde. Choisissez un certain nombre d'amis pour quelque société..... Vivés à la veille mode... Déffiés vous de vous-même, croyez une personne qui a de l'expérience et qui vous aime. Vous êtes encore jeune et belle, au nom de Dieu, ne vous commettés point et ne commettés point les autres, occupés vous de vos enfans. Servés Dieu sans cabale, ne méprisés personne, ne vous entestés de rien, suivés la voie commune, ne vous estimés point. Soiés simple et pardonnés à ma tendresse cette petite instruction. Ne songés point à me voir, je sors, j'ai trop d'affaires, le temps est trop rude et les jours trop courts, voicy le carnaval et je suis dans les plaisirs.

Allés voir la famille noble et misérable dont on m'a donné advis, et dont je vous envoye

l'adresse. Ne nommés point mon nom et donnés quelques pistoles si le besoin est aussi pressant qu'on me l'a dit, en attendant que vous me mandiés ce que c'est. Adieu, je vous embrasse.

# MAXIMES

## MAXIMES

Aimer Dieu et votre état est le seul bonheur.

Il faut offrir toutes vos actions à Dieu dès le matin et lui demander la grâce de profiter des bonnes instructions qu'Il vous envoie.

Cherchez la vérité en tout.

Il n'y a rien de honteux que de mal faire.

Ne faites jamais dépendre votre bonheur des autres.

Obéissez exactement à vos supérieurs sans vouloir examiner s'ils ont tort ou raison.

Accoutumez-vous à l'humeur des autres sans espérer de les accoutumer à la vôtre.

Ne soyez jamais cause d'une querelle et contribuez à la paix autant qu'il vous sera possible.

Prenez de bonnes habitudes, il n'y en a pas qui ne deviennent douces quelque pénibles qu'elles nous paraissent d'abord.

La véritable pénitence est de recevoir de bon cœur et d'aimer les peines que Dieu nous envoie.

N'ayez d'inquiétude que pour votre salut ; le reste est trop incertain pour s'en mettre en peine.

Rendez-vous à la raison aussitôt que vous la voyez.

Si vous croyez le conseil des gens sages, vous aurez de bonne heure ce qu'ils n'ont acquis qu'en vieillissant.

Les souffrances et les afflictions qui nous viennent de Dieu lui sont plus agréables que les mortifications que nous choisissons.

Ne perdez pas de temps, vous en serez plus habiles et plus heureuses.

N'ayez jamais envie de voir ni d'entendre ce que l'on veut vous cacher.

N'enviez point les richesses puisqu'il faut s'en détacher pour faire son salut.

Prenez toujours la dernière place ; il vaut mieux être appelé que chassé.

Ne soyez jamais pressées de redire ce que vous avez appris à moins qu'il ne soit utile à quelqu'un.

Rendez-vous si vous trouvez que vous avez tort. Il y a plus de grandeur à se retracter qu'à soutenir une mauvaise cause.

Soyez gaies et non pas évaporées.

Il faut que les filles se modèrent toujours et qu'elles gardent une conduite qui fasse voir qu'elles sont maîtresses d'elles-mêmes.

La plus grande parure de notre sexe est la modestie.

Les vertus chéries de Notre-Seigneur sont l'humilité et la douceur.

On raille souvent les filles sur leur timidité, on les en estime davantage.

Écoutez toujours et ne parlez guère.

L'empressement de parler vient de légèreté ou de vanité.

Dites le moins que vous pourrez de choses inutiles.

Parler pour se réjouir honnêtement n'est pas inutile.

Il faut souffrir avec patience ce que la justice de Dieu veut que nous souffrions de l'injustice des hommes.

Ne vous couchez jamais sans avoir appris quelque chose.

Travaillez sans cesse mais sans affectation.

Si vous n'apprenez étant jeunes, vous en serez fâchées étant vieilles.

Sachez bon gré à tous ceux qui vous reprennent ; il n'y a personne qui n'aimât mieux vous flatter que de vous reprendre.

Comptez que personne n'a jamais établi sa réputation en se divertissant : c'est un grand bien, mais il coûte cher.

Il faut avoir assez de vertu et de sagesse pour passer entre Dieu et soi ce qu'on peut dérober à la connaissance des hommes.

Le monde n'est pas tous ceux qui ne sont pas enfermés dans les couvents, mais ceux qui ne vivent point selon l'Evangile.

Religieuses ou séculières, il faut haïr le monde si vous voulez être chrétiennes.

N'oubliez jamais Dieu et si on ne vous laisse pas le temps de Le prier, pensez à Lui.

Si vous ne pouvez faire l'aumône aux pauvres, donnez-leur vos prières, vos soins et vos consolations.

Dites : pourvu que je sois trouvée agréable devant Dieu, peu m'importe de plaire aux yeux du monde.

Notre-Seigneur a prié pour ceux qui le crucifiaient ; Il n'a pas prié pour le monde.

Ayez une conduite ouverte, simple, franche et éloignée de tout mystère.

Il faut acquérir les biens de ce monde sans passion, les posséder sans attache et les perdre sans regret.

# TABLE


Pages.

Lettre d'introduction. . . . . v

Notice snr Mme de Maintenon. . . . . ix

Instruction à des enfants le jour de leur première communion. . . . . 3

De l'utilité des réflexions. . . . . 13

Sur le bon esprit . . . . . 23

De la reeconnaissance. . . . . 27

De la nécessité de se convertir . . . . . 35

Entretien sur la prière et sur les qualités de la véritable piété. . . . . 47

Sur les excuses et les réponses mal à propos . . 53

Sur la bonne humeur. . . . . 61

Sur la douceur . . . . . 65

Sur la vocation religieuse . . . . . 71

Sur le choix d'un confesseur, conseils pour la confession. . . . . 79

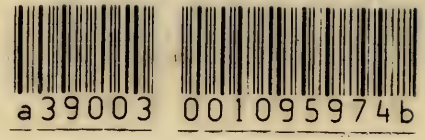
Pages.

Des vertus cardinales . . . . . 87
Sur la mauvaise gloire. . . . . 99
Sur la nécessité de tout apprendre et de faire plaisir. . . . . 105
Comment il faut conserver la bonne renommée.. 111
Portrait d'une personne raisonnable.. . . . . 119
Sur la civilité . . . . . 129
Entretien avec les demoiselles de la classe bleue. 135
Il faut s'accoutumer à peu parler. . . . . 141
Il y a de la peine dans tous les états. . . . . 149
Mme de Maintenon reprend une demoiselle de quelques défauts . . . . . 153
Instruction sur les principales fêtes . . . . . 157
Lettre à Mme de Berval. . . . . 165
Lettre à une demoiselle . . . . . 171
Instruction à une novice. . . . . 175
Avis à une demoiselle qui sortait de Saint-Cyr. . 187
Plan de vie d'une femme chrétienne. . . . . 211
Lettre à la Marquise de Caylus . . . . . 217
Maximes. . . . . 223

PARIS. — IMP. V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 0010959746

DC 130 .M2A42 1876
MAINTENON, FRANCOISE D
CHOIX D'ENTRETIENS ET

U D / OF OTTAWA

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 03 13 13 7